

## L'ESCLAVAGE CHEZ LES GAULOIS,

DU TEMPS DE LA DOMINATION ROMAINE.



Les esclaves étaient exposés en vente sur la place publique, la tête rasée au sommet et surmontée d'une branche d'arbre, ayant au cou un écriteau qui indiquait à quelles fonctions ils étaient propres. On voyait côte à côte sur l'éta! : des esclaves de race dont leurs maîtres jugeaient à propos de se défaire, des prisonniers de guerre, des étrangers enlevés sur les côtes par des pirates, et même des Gaulois libres, arrêtés et vendus par des voleurs de grand chemin. L'acheteur les examinait, s'enquêrait des défauts, vices, maladies ou infirmités qu'ils pouvaient avoir, et lorsque le marché était conclu, l'acte en était rédigé en ces termes :

« Il est constant que je vous ai vendu un esclave, de mon droit, qui n'est ni voleur, ni fugitif, ni méchant; mais sain d'esprit et de corps. J'en ai reçu le prix selon ma demande, comptant et en bonne monnaie, et je vous ai fait immédiatement livraison de l'esclave, afin que vous en disposiez librement à partir de ce jour. Si quelqu'un, ce que nous ne croyons pas possible, essaye d'attaquer cette vente, il sera contraint par le fisc à payer la valeur qu'aura l'esclave au moment de la réclamation. »

Les familles serviles étaient surveillées avec soin, car on voyait en elles des bandes d'ennemis irréconciliables. Le carcan, la bastonnade, les fers, les tortures, réprimaient leurs plus légers délits. Lorsqu'un esclave s'était enfui, on lui mettait au cou un collier ou une lourde plaque de bronze carrée percée de trois trous disposés pour recevoir la tête et les bras; une inscription

gravée sur le métal portait le nom et l'adresse du maître, avec recommandation de lui ramener le fuyard.

« Retiens-moi, de peur que je ne m'enfuisse, et ramène-moi à mon maître, Viventius, sur la place de Caliste. »

Quand les esclaves succombaient aux suites naturelles d'une correction trop violente, le maître n'était pas répréhensible; mais il était poursuivi comme assassin s'il les avait pendus, bâtonnés, lapidés, brûlés, empoisonnés, livrés aux bêtes, précipités du haut d'une tour, avec l'intention formelle de leur donner la mort.

Dès que la religion chrétienne eut triomphé, les églises devinrent des asiles inviolables pour les esclaves comme pour tous les opprimés. La pitié fit un devoir de l'affranchissement et le rendit plus absolu, comme l'atteste la forme même de la manumission par lettres.

« Celui qui relâche les liens d'une servitude dont il profite, doit espérer avec confiance que le Seigneur l'en dédommagera. Moi donc, pour le remède de mon âme et la rétribution éternelle, je te délîe, toi, membre de ma famille, de tout lien d'esclavage, à dater de ce jour. Ainsi, dorénavant, tu mèneras une vie libre, comme si tu étais né de parents libres; tu n'auras aucun devoir à remplir envers mes héritiers ni envers personne; tu ne reconnaîtras d'autre patron que Dieu, auquel tout est soumis. Je te concède les pécules que tu possèdes déjà ou que tu amasseras par la suite. S'il te fallait défendre ta liberté menacée, tu aurais la facilité de te placer sous la protection de l'Eglise ou de celui



qu'il te plaira de choisir, sans aucun préjudice pour tes droits d'ingénu (1). »

L'affranchi était conduit solennellement à l'église ; toutes les portes en étaient ouvertes, en signe du droit qu'il avait d'aller partout où bon lui semblerait. L'archi-

diacre, gardien des rôles d'affranchissement, recevait la déclaration du maître et dressait l'acte, que l'évêque lisait aux fidèles assemblés.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

## BIBLIOGRAPHIE.

*Dictionnaire universel*, contenant : l'Histoire, la Biographie, la Mythologie et la Géographie ancienne et moderne, par M. N. Bouillet, ancien proviseur du lycée Bonaparte, officier de la Légion d'honneur. Ouvrage autorisé par le Conseil royal de l'instruction publique. 6<sup>e</sup> édition, suivie d'un supplément. A la librairie de L. Hachette, rue Pierre Sarasin, n° 12.

Un beau volume de 2,000 pages grand in-8° à deux colonnes. Prix : broché, 21 fr. ; cartonné, 23 fr.

Ce nouveau Dictionnaire offre une réponse aux questions que vous pourriez avoir à lui adresser : sur les personnages historiques ou fabuleux, sur les lieux, les événements, les institutions, les cultes, les sectes qui ont attiré l'attention des hommes, à quelque titre que ce soit ; il réunit une foule de notions utiles disséminées dans de volumineuses collections ou dans des ouvrages fort chers, et met à la portée de tous, ce qui, autrement, serait resté le partage d'un petit nombre. Ce Dictionnaire est un véritable bienfait pour nous, qui, en lisant, sommes souvent arrêtés par un nom propre que nous ne connaissons pas ; d'ailleurs, qui n'a éprouvé l'ennui d'aller chercher dans une bibliothèque plusieurs Dictionnaires, souvent en trois volumes ! et jugez, mesdemoiselles,

s'il doit être précieux d'avoir tout en un seul. Par exemple, une de mes amies me dit : « Ma petite fille m'a demandé : « Qu'est-ce que le *Léviathan* ? » Je n'ai su que lui répondre. — Il me semble, dis-je, que c'est un livre, mais je n'en suis pas sûre... Ce nom rappelle à ma mémoire la Bible, les Hébreux... quelque chose de diabolique. — Moi, me dit-elle, je crois que le *Léviathan* c'est une bête... » Le *Dictionnaire universel* était sur ma table, cette dame y chercha et lut :

« *Léviathan*, animal mystérieux dont il » est fait mention dans plusieurs livres de » la Bible, par exemple, dans le livre de » Job (chap. 40, v. 20). C'est un monstre » marin, un serpent *tortueux* qui paraît » n'être autre que le crocodile (*Léviathan* » en hébreu.) On prend aussi ce nom » dans un sens moral : pour le démon, *ser-* » *pent* hostile au genre humain. — Les » rabbins donnent le nom de *Léviathan* à » un esprit qui, selon eux, préside à l'une » des quatre parties du monde, au Midi. » — Hobbes a donné le titre de *Léviathan* » à un de ses ouvrages ; il y désigne par » ce nom le pouvoir populaire, l'assimi- » lant au serpent de la Bible, monstre dont » le prince doit écraser la tête. »

Nous avions raison l'une et l'autre, mais nous n'avions pas entièrement raison, et combien de Dictionnaires ne nous eût-il pas fallu consulter pour savoir ce qu'un seul venait de nous apprendre !

(1) Homme né libre.



Afin de vous donner une idée de la manière dont chaque article est exposé, je vais ouvrir au hasard ce Dictionnaire. Je tombe sur le nom de ces quatre fils chevauchant sur un seul destrier... je lis :

« *Aymon* (le duc), prince des Ardennes, » Saxon d'origine, obtint de Charlemagne » le gouvernement dont Alby était la capitale, et le titre de duc de Dordogne. » Il fut père des quatre preux que nos » romanciers ont célébrés sous le nom » des quatre fils *Aymon*; ils s'appelaient » Renaud, Guichard, Alard, Richardet, » et possédaient en commun, selon la » légende, un seul cheval, qui est devenu célèbre sous le nom de Bayard. » C'est sous Charlemagne que l'on place » leur existence. On dit que Renaud, » qu'a immortalisé l'Arioste, après s'être » illustré par ses exploits guerriers, se » fit moine. Froissard raconta leur histoire dans sa Chronique (tom. III, ch. » 18). Il existe un ancien roman de Huon » de Villeneuve, intitulé : *Histoire des quatre fils Aymon*, dont M. Brès a publié une nouvelle édition, Paris, 1829. »

Ce matin, à propos de l'Exposition des produits de l'Industrie, j'apprends que M<sup>me</sup> Marie Séguin (1), l'inventeur de cet ingénieux mécanisme qui permet de poser à plat, dans un carton, le plus élégant chapeau de femme, a reçu une commande pour les îles Marquises, et que cette commande fait le bonheur de l'atelier de M<sup>me</sup> Marie Séguin. Vous comprenez que les jeunes modistes mettent de côté la grâce, la simplicité, l'élégance qui caractérisent les modes de cette maison, car elles seraient incomprises par la reine Pomaré, ainsi que par les dames de sa cour. Aussi ce sont les étoffes les plus riches, les contrastes les plus bizarres : des chapeaux de satin gros vert, dont la forme est entourée d'un cordon de boutons de roses, — des plu-

mes ponceau sur du velours jaune d'or... Enfin ! toutes les folies qui passent par la tête de ces jeunes filles. Je veux savoir au juste ce que c'est que ce pays où toutes les femmes sont des *marquises*; j'ouvre mon Dictionnaire, et je lis :

« *Marquises* (îles), groupe d'îles du grand » Océan, formant la partie S.-E. de l'archipel Mendana. Il se compose des îles Fatouiva ou Magdalena, Tahouata ou Christina, Ohivaoa ou Dominica, etc. On » étend quelquefois ce nom au groupe » N.-O. où se trouve Noukahiva. Les habitants de ces deux groupes, au nombre de » 25,000 environ, sont beaux et forts, » mais paresseux et anthropophages. Découvertes en 1595, par Mendana, et nommées *Marquises* en l'honneur du marquis » de Mendoce, vice-roi du Pérou. Ces îles » furent occupées en 1842, au nom de la » France, par l'amiral Dupetit-Thouars. »

Ainsi, voilà un peuple d'anthropophages qui, grâce à la civilisation française, renonce à ses horribles festins, et dont les femmes, grâce au mécanisme de M<sup>me</sup> Marie Séguin, portent des chapeaux de satin vert, ornés de boutons de roses !... Comme cela doit les rendre jolies !

Mais revenons à notre Dictionnaire, et cherchons encore quelque nom au hasard. Je trouve celui-ci :

« *Daphné*, fille du fleuve Pénée, fut aimée » d'Apollon pendant l'exil de ce dieu sur » la terre. Un jour que poursuivant cette » nymphe il allait l'atteindre sur les bords » du Pénée, Daphné implora le secours de » son père, qui, pour la sauver, la métamorphosa en laurier (en grec *Daphné*). » Apollon, au désespoir, voulut que le laurier lui fût consacré, et qu'il devint la » récompense des poètes. »

Maintenant que dans les pensionnats et dans les collèges on néglige l'enseignement de la mythologie, ce Dictionnaire devient indispensable pour comprendre la plupart de nos tragédies, de nos poèmes, de nos tableaux et des statues qui

(1) Rue des Capucines, n° 3.



décorent nos jardins et nos édifices publics.

Voué à l'éducation de la jeunesse, l'auteur a surtout désiré lui être utile, en secondant ses efforts, pour surmonter quelques-unes des difficultés qui l'arrêtent à chaque

pas. Ce livre manquait à nos classes; en comblant cette lacune, M. Bouillet aura contribué au progrès des études, et méritera la reconnaissance des familles.

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### LA LUCCIOLA.

Già sulle penne tacite  
La notte aprida il volo,  
E il manto oscuro ed umido  
Disteso avea sul suolo.

La vaga scena e varia  
D'ogni terrestre oggetto  
Confusa era in un torbido  
Ed uniforme aspetto.

Scotean l'aurette tremole  
Le molli ed umid' ali  
A lusingar la placida  
Quiete de' mortali,

E a ristorar le tenere  
Erbette uscia dal grembo  
Delle notturne nuvole  
Un rugiadoso nembo.

Sotto l'amiche tenebre  
Per l'aer quieto ombroso  
Movea dorata Lucciola  
Il volo luminoso.

Sull' ali aperte libراسي,  
Or s'erge ed or s'abassa,  
E il negro orror di lucida  
Fraccia segnando passa :

Il lume incerto e instabile  
Che intorno ella diffonde  
Con moto alterno e rapido  
Or mostrasi or s'asconde.

Tal se di selce rigida  
Batte l'aciavo il seno,  
Breve scintilla accendesi,  
E subito vien meno.

### LA LUCCIOLE.

Déjà la nuit déployant ses ailes silencieuses avait étendu sur la terre son voile obscur et humide;

La scène riante et variée des objets terrestres s'effaçait sous un aspect uniforme et sombre.

Les zéphirs agitaient mollement leurs ailes légères pour rendre plus doux le repos aux mortels;

Et pour ranimer les jeunes plantes, une abondante rosée tombait du sein des nuages nocturnes.

A la faveur des ombres propices une Lucciola dorée parcourt d'un vol resplendissant l'espace calme et rembruni.

Elle se balance sur ses ailes étendues; tantôt elle s'élève; tantôt elle s'abaisse, et d'un sillon de feu marque son passage dans la noire obscurité.

La lumière douteuse et mobile qu'elle répand autour d'elle paraît et disparaît alternativement dans ses mouvements rapides et variés.

Telle brille et s'éteint l'étincelle que l'acier fait jaillir du caillou qu'il frappe.



Intorno a lei di semplici  
Fanciulli un stuol s'aduna,  
E stupido ne seguita  
Il vol per l'aria bruna;

E insiem concordi giurano  
Che in paragon di quello  
Più vago mai non videsi,  
Nè meglio ornato angello.

In van di piuma candida  
Il canavino è cinto,  
In van d'oro e di porpora  
Il cardellino è pinto.

Or più nel bujo all' aureo  
Fagion non si dà loda,  
Nè del pavon rammentasi  
La varia occhiuta coda :

L'occhio sprezzante all' umile  
Turba seguace volse  
L'alato insetto, e tumidi  
Detti così disciolse :

So da mortale origine  
Non sono già discesa,  
La luce che circondami  
Fu su nel cielo accesa.

Vedete là quei lucidi  
Punti che chiaman stelle?  
Sol perchè me somigliano  
Risplendon così belle.

Del ciel queste che formano  
Il più grato ornamento  
Altro non son che Lucciole  
Del vago firmamento.

E quei che tanto brillano  
Sul scettro de' regnanti,  
Della mia luce appresero  
A splendere i diamanti.

Così vaneggia e stupidi  
I semplicetti seco  
Tutta la notte traggesi  
Dietro per l'aer cieco.

Magià s'imbianca e indorasi  
Il balzo d'oriente  
Già l'umid' ombre fuggono  
Innanzi al sol nascente.

Le stelle già si celano  
In faccia al nuovo albore,  
Già Febo il capo fulgido  
Erge d'all' onde fuore.

Autour d'elle se rassemble une  
troupe d'enfants crédules, qui, toute  
émerveillée, en suit le vol à travers les  
ténébres.

Tous d'un commun accord jurent  
qu'on ne vit jamais rien de pareil et  
qu'il n'existe pas d'oiseau qu'on puisse  
lui comparer pour la beauté.

Ni le serin paré de ses plumes blan-  
ches, ni le chardonneret étincelant  
d'or et de pourpre.

Le faisant au plumage doré n'excite  
plus leur admiration, et la queue du  
paon, si riche de ses mille couleurs, ne  
s'offre pas même à leur souvenir.

L'insecte ailé, jetant un regard de  
mépris sur l'humble troupe qui la  
suit, s'exalte en ces mots superbes :

« Je ne descends point d'une ori-  
gine mortelle; la lumière qui m'en-  
toure fut allumée dans le ciel.

Voyez ces points qu'on nomme étoi-  
les? elles ne brillent si belles que par-  
ce qu'elles me ressemblent.

Elles ne sont autre chose que les  
Luccioles de l'immense firmament dont  
elles font l'ornement le plus beau ;

Et c'est de ma lumière qu'emprun-  
tèrent leur éclat ces diamants qui  
éblouissent sur le sceptre des rois. »

Ainsi elle délire ; et toute la nuit  
elle entraîne sur ses traces dans l'ob-  
scurité ces crédules enfants qu'elle  
étonne.

Mais déjà blanchit et se colore l'O-  
rient ; déjà les ombres humides s'en-  
fuient devant le soleil naissant.

Déjà les étoiles disparaissent en  
présence de l'Aurore, et Phébus, la  
tête resplendissante, s'élève au-dessus  
des ondes.



Della superba Lucciola  
Allor che fu ? disparve  
Ogni bellezza equivoca,  
E sol qual era apparse.

Piccolo insotto sordido  
Allora fu veduto,  
Che d'uopo ha delle tenebre  
Per esser conosciuto.

Voi che d'un falso merito  
Talor vili impostori  
Brillate in faccia a' semplici  
Ignari ammiratori.

Voi che fra gente stupida  
Nel bujo risplendente,  
Che il sole alfin discoprasi  
Sopra di voi temete.

LORENZO PIGNOTTI.

Que devint alors la superbe Lucciola ? sa beauté mensongère s'évanouit :

Elle parut telle qu'elle était : un pauvre insecte qui a besoin des ténèbres pour être remarqué.

Vils imposteurs qui, quelquefois, brillez d'un faux mérite aux yeux de crédules et ignorants admirateurs ;

Vous qui éblouissez dans l'ombre la foule stupide ; craignez qu'un jour le soleil ne se lève sur vous !

VIRGINIE BOILLOT.

## ON A SOUVENT BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI.

### PROVERBE.

#### PERSONNAGES.

LORD SEYMOUR, ministre du roi.

LORD LUNDLEY.

LORD ARTHUR, son fils.

ARABELLE, } nièces de lord Seymour.  
CLARY, }

UNE INCONNUE, fille du peuple.

UN VALET.

*La scène se passe à Londres, dans l'hôtel du premier ministre.*

Le théâtre représente une vaste salle. Au fond, deux portes latérales. A droite, sur le premier plan, la porte du cabinet de travail de lord Seymour ; sur le second plan, celle de l'appartement des deux sœurs. Du même côté, une table recouverte d'un riche tapis. Sur le premier plan de gauche, une porte dérobée, cachée dans la tapisserie ; près de cette porte, un divan, des fauteuils, etc., etc. Il est dix heures du matin.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

ARABELLE, puis CLARY.

ARABELLE, assise près de la table, travaille

à un ouvrage en tapisserie. La porte s'ouvre lentement ; Clary paraît, regarde autour d'elle avec inquiétude, aperçoit sa sœur, et laisse retomber vivement la petite porte.

CLARY. Ah !...

ARABELLE, se retourne en tressaillant. Qu'est-ce donc ?... Comment ! c'est vous, Clary !... par cette porte secrète !... D'où venez-vous donc ?

CLARY, avec embarras et s'appuyant sur la table. Je viens... Ah ! tenez, ma sœur, je ne saurais mentir ; et j'ai un secret qui m'étouffe... pourtant, de ma discrétion dépendent aujourd'hui deux existences.

ARABELLE. Que voulez-vous dire, et que signifie ce trouble ?

CLARY. Mon Dieu ! Arabelle, vous êtes toujours si froide, si dédaigneuse, que vous me glacez. Mais vous êtes la seule femme ici, et c'est à vous seule que je puis confier mes actions, mes pensées.

ARABELLE. Eh bien... parlez donc ! car j'avoue que, depuis quelque temps, je



remarque de grands changements dans votre caractère. Vous paraissez préoccupée; puis vous tressaillez comme si vous aviez un sujet de frayeur. Enfin ce n'est pas la première fois que je vous vois rentrer furtivement par cette porte, et, comme votre sœur aînée, je dois vous interroger.

CLARY. Eh bien, vous saurez tout, Arabelle, d'autant mieux que, plus qu'une autre, vous pouvez m'aider dans l'œuvre que je veux entreprendre. (*Désignant la porte secrète.*) Au delà de cette porte, une longue galerie conduit, vous le savez, au pavillon qu'habitait autrefois notre père, et que, depuis sa mort, lord Seymour a fait fermer par un sentiment dont je sens toute la délicatesse... Eh bien!... dans ce pavillon, ma sœur, j'ai caché deux malheureux, deux proscrits, que mon oncle a fait condamner, que mon oncle seul peut faire réhabiliter.

ARABELLE. Y pensez-vous! Quoi! c'est chez lord Seymour que vous avez osé cacher des coupables!

CLARY. Ils sont innocents. Je le dirai à lord Seymour, et je le persuaderai, si Dieu me donne cette éloquence du cœur qui va au cœur.

ARABELLE, *dédaigneusement*. Vous! que l'aspect seul de milord rend toute tremblante.

CLARY. Quand il s'agira de prier pour des infortunés qui n'ont point mérité leur sort, j'aurai du courage. Et vous, ma sœur, vous m'aidez.

ARABELLE. Moi! et comment?

CLARY. Il y a deux ans, lorsque notre pauvre mère mourut, elle nous laissa orphelins et sans fortune, car lord Seymour, fils aîné, avait hérité des biens et des titres de la famille de notre père. Notre tante d'Oxford, pauvre aussi, mais bonne et généreuse, nous prit avec elle. Il y a un an, lord Seymour, veuf, sans enfant, se souvint de nous, et nous fit venir à Londres pour vivre au sein du luxe et des grandeurs. Celux ne vous étonna pas, ma sœur; vos goûts étaient ceux d'une

femme née pour le grand monde. Du premier coup d'œil, mon oncle vous jugea digne du rang où il vous faisait monter; il vous accorda toute son affection. Moi, au contraire, craintive devant lui, effrayée de cette nouvelle existence, je lui ai déplu. J'en ai bien souffert! mais je n'ai pu vaincre la crainte qu'il m'inspire. Aussi, vous travaillez souvent près de lui, dans son cabinet, tandis que je suis seule dans mon appartement. Il vous conduit à la Chambre haute; quand vous rentrez, il parle avec vous des intérêts de l'Etat; il vous initie aux secrets de la politique, tandis que moi, muette, embarrassée, j'éprouve une contrainte trop visible.

ARABELLE, *toujours dédaigneuse*. Seriez-vous jalouse?

CLARY. Dieu m'en garde! Je ne suis encore qu'une enfant; j'ai seize ans, et vous en avez vingt-deux; il est naturel que mon oncle vous traite en femme raisonnable. Et puis nos idées ne sont pas les mêmes. Vous le ramenez à des questions sérieuses; si j'étais la préférée, j'aimerais mieux l'en distraire. Mais je ne vous blâme pas d'agir autrement. Vous avez raison sans doute, puisque vous avez réussi. Ce que je vous demande aujourd'hui, c'est d'user de votre influence pour m'aider à obtenir la révision du procès de mes protégés.

ARABELLE. Vous perdez l'esprit, Clary. Quoi! vous voulez que je risque de déplaire à mon oncle, qui, dans un moment de mécontentement, peut nous renvoyer à Oxford!

CLARY. Ah! je consens de grand cœur à y retourner, si, à ce prix, je fais rendre justice à des innocents.

ARABELLE. Mais, moi, je n'ai nulle envie, pour des gens que je ne connais pas, de perdre les jouissances que me procure la fortune.

CLARY. Mais vous savez qu'ils souffrent!

ARABELLE. C'est fort malheureux, sans doute; cependant s'il fallait risquer son



bonheur pour tous ceux qui souffrent...

CLARY. Mais l'infortuné Lundley...

ARABELLE. Lord Lundley ! c'est lui que vous avez recueilli !... Quelle imprudence ! Son nom met lord Seymour hors de lui. Non, certes, je ne me mêlerai point de cette affaire.

CLARY. Eh bien, soit ! Arabelle ; le danger sera pour moi seule ; je le préfère, et j'en serai plus brave.

ARABELLE, *se levant*. Voici justement lord Seymour. Le moment est favorable ; je vous laisse.

CLARY, *effrayée*. Quoi !... seule !...

ARABELLE, *avec ironie*. Puisque vous êtes si brave ! (*Elle sort.*)

## SCÈNE II.

CLARY, LORD SEYMOUR.

(*Lord Seymour s'arrête, regarde un moment Clary, qui reste les yeux baissés et toute tremblante ; puis il va s'asseoir près de la table, prend et repousse quelques papiers, et enfin se retourne.*)

LORD SEYMOUR, *froidement*. C'est merveille, miss Clary, qu'aujourd'hui vous ne fuyiez pas à mon arrivée !

CLARY, *timidement*. Je ne vous fuis jamais, milord... j'ai seulement la crainte de vous être importune.

LORD SEYMOUR. Et vous n'avez pas la crainte de me paraître ingrate ?

CLARY. Ingrate !... Oh ! milord, votre nom, après celui de mon père, est le premier que, dès mon enfance, j'aie prononcé dans mes prières ; ma mère m'a appris à vous aimer, à vous respecter. Quand nous avons été orphelines, vous nous avez appelées à vous. Nous étions pauvres et obscures ; vous nous avez faites riches et honorées... puis-je oublier de tels bienfaits ?

LORD SEYMOUR, *la regardant avec plus d'attention*. On le croirait en vous voyant, si froide et si indifférente, vous éloigner de moi.

CLARY. Pardon ! milord... Vous êtes

toujours si grave... je n'ose, alors que mon cœur est plein d'affection... vous dire que... je vous aime.

LORD SEYMOUR, *à part*. Me serais-je trompé sur le compte de cette enfant ? (*Haut.*) Mais croyez-vous donc, miss, que je ne serais pas bien heureux, au contraire, en échappant aux soucis et aux charges du pouvoir, de me retrouver au sein des douces joies de la famille, et que la tendresse, la gaieté d'une jeune fille de seize ans ne reposeraient pas mon cœur de tous ces faux semblants d'amitié qui, à la cour, sont autant de masques servant à cacher la haine et l'envie des courtisans ?

CLARY, *avec émotion*. Ah ! s'il était vrai, milord !...

LORD SEYMOUR. Je l'avais espéré ainsi... mais vous n'avez pu vaincre l'espèce de terreur que je vous inspire.

CLARY, *se levant à demi*. Oh ! je la vaincrai, milord !... Ou plutôt... c'est déjà fait ! et, si vous me parliez avec un peu de douceur... si vous me regardiez avec bonté... tenez, comme en ce moment, milord...

LORD SEYMOUR, *doucement*. Eh bien, alors...

CLARY. Eh bien ! mon cœur battrait bien fort... il ne me faudrait plus qu'un mot... qu'un geste, pour que je croie retrouver mon père.

LORD SEYMOUR. Est-ce vrai, mon enfant ?

CLARY, *courant se jeter dans ses bras*. Ah ! mon oncle ! mon bon oncle !... (*Se retirant confuse.*) Ah ! pardon, milord !

LORD SEYMOUR. Quoi !... déjà ?

CLARY. Oh ! non ! vous êtes bon ! vous m'aimez. J'ai vu tout cela dans un seul de vos regards ; je n'ai plus peur, et je vous dirai maintenant combien je vous aime.

LORD SEYMOUR. Tu es une charmante enfant que je n'avais pas comprise... tout diplomate que je suis.

CLARY, *s'asseyant à ses pieds sur un tabouret*. Ce que c'est pourtant que de ne pas s'entendre ?



LORD SEYMOUR. Le moyen ? Dès que je paraissais, tu fuyais.

CLARY. Et pourtant, je mourais d'envie de rester.

LORD SEYMOUR. Tu me disais toujours : milord !

CLARY. Oui, des lèvres ; mais le cœur disait : mon père !

LORD SEYMOUR. Ainsi maintenant nous nous entendons.

CLARY. Parfaitement.

LORD SEYMOUR. Et tu ne te sauveras plus ?

CLARY. Jamais ! Je serai auprès de vous tant que vous le voudrez. Je vous ferai de la musique, je vous ferai la lecture ; je serai si heureuse de m'occuper de vous sans cesse, de vous distraire de vos graves préoccupations en vous entourant des soins et de la tendresse d'une fille !

LORD SEYMOUR, ravi. Bonne comme les anges ! Je sens déjà que tu m'es plus chère qu'Arabelle, dont le caractère hautain et fier...

CLARY. Oh ! mon bon oncle, il faut aimer aussi ma sœur.

LORD SEYMOUR. Eh ! oui, je l'aimerai ; mais je sens bien que c'est près de toi, ma naïve enfant, que j'oublierai les ennuis de ma position. Je veux te voir tous les jours, à deux heures, après le conseil des ministres. Tu chasseras les nuages de mon front.

CLARY. Ah ! quel bonheur ! Eh bien, à ce moment-là, quand je vous verrai triste, je vous demanderai une grâce... pour vous distraire.

LORD SEYMOUR. Oh ! oh ! déjà tu te fais solliciteuse !

CLARY. Pour vous indiquer une bonne action ; c'est vous qui y gagnerez.

LORD SEYMOUR, avec un peu d'amertume. Nous autres, ministres, on ne nous aborde que la prière à la bouche...

CLARY. Vous fronchez le sourcil !... N'en parlons plus... j'attendrai que vous soyez mieux disposé.

LORD SEYMOUR. Voilà qui excite ma

curiosité. Quelle faveur avez-vous à me demander, miss ?

CLARY. Pas pour moi ; depuis que vous m'aimez, mon oncle, je ne désire plus rien.

LORD SEYMOUR. Pour qui donc ?...

CLARY. Pour de nobles proscrits, mon bon oncle, victimes d'une lâche machination politique. Oh ! écoutez-moi !... On les a calomniés auprès de sa Majesté, auprès de vous ; ils ne sont pas coupables, et pourtant leurs biens ont été confisqués, leur tête mise à prix ; ils ont été obligés de fuir, et de subir, pendant deux ans, sur la terre d'exil, toutes les misères, toutes les souffrances...

LORD SEYMOUR, avec surprise. Mais de qui donc parlez-vous, miss Clary ?

CLARY, tremblante. De milord Lundley et de son fils, lord Arthur.

LORD SEYMOUR, se levant. Lord Lundley !... lord Arthur !... Je vous défends de prononcer jamais ces deux noms.

CLARY, à genoux, joignant les mains. Mon bon oncle !

LORD SEYMOUR, marchant avec agitation. Des traîtres... qui ont conspiré contre sa Majesté !... Jamais ils ne rentreront en Angleterre.

CLARY, timidement. Ils y sont rentrés, mon oncle.

LORD SEYMOUR. Mais c'est jouer leur tête !

CLARY, se relevant. Eh bien ! mon oncle, ils préférèrent la mort au supplice de vivre exilés, sous le poids d'une accusation de trahison, de lâcheté. Ils sont venus vous dire, à vous qui les avez jugés... et condamnés : « Nous vous apportons des preuves de notre innocence. Vous seul pouvez obtenir qu'elles soient examinées ; nous vous savons loyal et juste... nous remettons notre sort entre vos mains. »

LORD SEYMOUR. C'est le roi qu'ils ont offensé... qu'ils s'adressent au roi !

CLARY, toujours suppliante. Mon oncle !

LORD SEYMOUR, avec sévérité. Assez !



miss Clary ; à votre âge, on ne comprend point les raisons d'état. Si vous tenez à mon amitié, ne me parlez jamais de lord Lundley.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, à lord Seymour. Les envoyés du Danemark attendent sa Grâce.

LORD SEYMOUR, au valet. Je vais les recevoir. Adieu, miss... Eh quoi ! des larmes dans vos yeux !... Il est bien d'être généreuse et dévouée ; mais il faut mieux choisir ceux que l'on protège. (*Il sort, suivi du valet.*)

SCÈNE IV.

CLARY, seule, marchant avec agitation.

Tout espoir est-il donc perdu ?... Comme les ministres sont sévères ! Il doit être cependant si doux de pardonner !... Mon Dieu ! aidez-moi ! une pauvre fille de mon âge ne saurait réussir si vous ne venez à son secours... Ah ! si j'étais le roi, je ne voudrais pas qu'il y eût un seul malheureux dans mon royaume... Cependant, mon oncle est bon et juste ; il ne peut avoir tort... Seulement, il ne croit pas que lord Lundley est innocent. Comment l'en convaincre ?... Je me désole et ça n'avance rien... Mais j'ai promis à mes protégés de leur dire ce que j'aurais obtenu. Ils vont venir. (*Elle va fermer les portes du fond.*) Maintenant nous n'avons plus rien à craindre. (*Ouvrant la porte secrète, elle appelle.*) Milords !... milords !... vous pouvez entrer !

SCÈNE V.

CLARY, LORD LUNDLEY, LORD ARTHUR.

LORD LUNDLEY, prenant la main de Clary et la portant à ses lèvres. Notre ange tutélaire ! comment nous acquitter jamais envers vous ?

LORD ARTHUR. Ah ! miss Clary, c'est à genoux que je devrais vous parler, à vous

qui, à l'âge où l'on ne songe qu'aux plaisirs, consacrez votre temps à deux proscrits.

CLARY. Ne parlons pas de moi, milords. Mes plaisirs me sembleraient bien amers si je songeais, au milieu d'un bal, qu'il est des infortunes que j'ai refusé de soulager.

LORD LUNDLEY. Vous m'avez dit que demain il devait y avoir un bal, ici même ?

CLARY, souriant. Oui, milord, et j'y danserais de bon cœur si j'avais obtenu votre réhabilitation. Aussi pour avoir le cœur tranquille et danser à mon aise, j'avais... (*avec tristesse*) malheureusement j'ai bien peur de ne pas danser de si tôt.

LORD ARTHUR, avec inquiétude. Vous avez parlé à votre oncle ?

CLARY. Hélas ! oui... et il est inflexible.

LORD ARTHUR, avec douleur. Mon père ! nous sommes perdus.

CLARY, vivement. Non, non, je réussirai ; Dieu m'enverra un moyen de fléchir lord Seymour. Le plus terrible pour moi, c'était de lui parler ; la glace est rompue, je n'ai plus peur ; je réussirai... j'en suis sûre ! Vous verrez que l'enfant sera vainqueur de l'homme d'état. (*On frappe à la porte du fond.*) Ma sœur, sans doute... Rentrez vite, milords. Dès que j'aurai quelques nouvelles, j'irai vous les porter.

LORD LUNDLEY. Mais si, pour nous, vous alliez perdre les bontés de votre oncle ?

CLARY. Soyez sans crainte : Dieu me protégera.

LORD LUNDLEY, la prenant à part. Je suis vieux, miss Clary, mon corps et mon esprit n'aspirent qu'au repos. Mais Arthur est jeune, plein d'avenir et d'espérance ; obtenez sa grâce et je consens à m'exiler pour jamais.

LORD ARTHUR, bas à Clary. Je suis jeune, miss, j'ai la force de tout supporter ; obtenez que mon père puisse reposer sa vieillesse auprès de la tombe de ses ancêtres, et moi je m'exilerai de nouveau. Trop heureux de payer de mon bonheur le repos de mon vieux père.

CLARY, émue, leur tendant à chacun une



*main. Oh ! je vous sauverai tous les deux, milords ! mais rentrez vite, on frappe de nouveau. (Elle les conduit à la porte secrète qu'elle referme sur eux, et va ouvrir celle du fond.)*

SCÈNE VI.

CLARY, ARABELLE.

ARABELLE, *jetant autour d'elle un regard inquisiteur*. Vous n'étiez pas seule, Clary ?

CLARY. Non, ma sœur, les proscrits étaient là.

ARABELLE, *avec irritation*. Je ne vous comprends pas !... braver lord Seymour ! chez lui !

CLARY, *simplement*. Je ne le brave pas, puisqu'il ne sait pas qu'ils sont ici.

ARABELLE. Mais il le saura, je ne veux pas que vos fantaisies romanesques nous perdent.

CLARY. Oh ! vous ne ferez pas cela, Arabelle ! vous ne trahirez pas ma confiance ; vous ne perdrez pas deux infortunés qui ne vous ont jamais fait de mal.

ARABELLE. En vérité, vous êtes étrange ! Croyez-vous lord Seymour capable de les livrer ?... Il les chassera de chez lui, et lorsqu'ils ne seront plus ses hôtes, il agira selon les intérêts du roi.

CLARY, *ayant peine à retenir ses larmes*. Ah ! c'est affreux ! ma sœur.

ARABELLE. Vous avez une heure pour éloigner vos protégés, si vous voulez leur épargner la honte d'être chassés par lord Seymour ; car dans une heure je lui dirai tout... La protection de mon oncle m'est trop précieuse ; je ne veux pas qu'il nous renvoie chez notre tante d'Oxford.

CLARY. Parlez pour vous, ma sœur. Si mon oncle croyait devoir me punir de cette action, j'aurais bien du chagrin de lui avoir déplu, c'est vrai, mais je ne pourrais regretter ce que j'ai fait pour un ami de notre père.

ARABELLE, *avec ironie*. A votre aise !... mais vos opinions ne sont pas les miennes.

Je vous quitte. Dans une heure !... vous entendez ?... ou je dirai tout ! (*Elle rentre dans l'appartement de droite.*)

SCÈNE VII.

CLARY, *seule. (Elle s'assied en essuyant ses larmes.)*

Quel malheur d'être impuissante pour le bien quand il y en a tant qui sont tout-puissants pour le mal ! jusqu'à ma sœur ! Que faire !... que faire !... Les renvoyer ? où iront-ils ?... Le premier hôtelier venu peut les livrer... Quitter Londres ? ils ne le peuvent en plein jour, ils seront reconnus, arrêtés !... Mon Dieu ! prenez pitié de moi !... Quelqu'un !

SCÈNE VIII.

CLARY, UNE INCONNUE, *voilée, regardant autour d'elle avec inquiétude*.

CLARY, *à l'inconnue*. Que demandez-vous, miss ?

L'INCONNUE. Miss Clary, la nièce de lord Seymour...

CLARY. C'est moi !

L'INCONNUE *écartant son voile*. Ah ! Dieu me protège en m'adressant à vous que l'on dit si bonne et d'un si noble cœur. Pardon, miss, je suis toute tremblante... il faut que je vous confie un grand secret.

CLARY. Parlez ! miss, parlez ! vous paraîsez aussi jeune que moi, et je sais qu'à notre âge on n'est pas brave !

L'INCONNUE. On le devient quand il s'agit de sauver ceux qui nous sont chers.

CLARY. Oh ! vous avez raison !... parlez ! parlez vite !

L'INCONNUE. Sachez donc, miss, qu'un complot s'est formé dans l'ombre, qu'une vaste conjuration menace les jours du roi. Demain, sur la route de Westminster, on doit le frapper du poignard.

CLARY. Bon Dieu !... le roi !

L'INCONNUE. Voici comment je sais tout.



J'ai un frère, nous sommes orphelins depuis notre enfance, et seuls au monde pour nous aimer, nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre, lorsque depuis peu, m'étant aperçue de la préoccupation d'esprit de mon frère, je surveillai ses démarches. Hier au soir, je le suivis jusque dans une rue obscure; là, m'étant cachée dans l'ombre, je le vis se réunir à des hommes que je ne pus reconnaître et qui se séparèrent en se disant : « A demain ! » A peine avaient-ils quitté le lieu de leur rendez-vous, que j'aperçus des papiers à terre... Je sortis de ma cachette pour les ramasser. Jugez de mon effroi ! c'était le plan d'une conspiration contre la vie de sa Majesté ! Si je m'adresse aux gens de justice, je me fais connaître, mon frère sera sacrifié par ses amis qui l'accuseront de les avoir vendus... Si je ne parle pas, le roi est mort... mon frère et moi nous sommes criminels... Dans mon anxiété j'ai pensé à vous, miss. (*Elle lui remet les papiers.*)

CLARY, *lui pressant les mains dans les siennes.* Oh ! cela est bien ! miss, cela est bien !

L'INCONNUE. Que le roi fasse arrêter le chef de la conspiration, il est seul compromis par ces papiers... mon frère ignorera toujours la part que j'ai prise dans cette affaire ; je réponds qu'il sera pour l'avenir un fidèle sujet du roi... et je compte, miss, sur votre honneur pour sauver deux pauvres et obscurs orphelins.

CLARY, *rabattant le voile de la jeune fille.* Je ne vous connais pas... miss !... Dieu seul vous connaît, et vous récompensera de votre généreux dévouement... mais je conserve l'espoir de vous revoir un jour... cela dépendra de vous. (*Otant une bague de son doigt.*) Acceptez ce bijou ; quand vous me le rapporterez, je le recevrai des mains d'une amie.

L'INCONNUE, *baisant la main de Clary.* Adieu ! miss.

CLARY. Au revoir ! (*L'inconnue s'éloigne avec précaution.*)

#### SCÈNE IX.

CLARY, *seule ; lisant les papiers.*

Oh ! mon Dieu !... le cœur me bat... Oui... cette conspiration... tout était bien préparé... le succès devenait certain... Eh ! mais... cette jeune fille m'a fait oublier mes protégés... Quelle idée !... Si mon oncle, en échange de l'immense service que je vais rendre au roi, m'accordait la révision du procès de lord Lundley !... Je danserai demain, car lord Lundley sera sauvé !... Voici mon oncle !... J'ai peur... Oh ! non, non !... mon oncle va être si heureux !

#### SCÈNE X.

CLARY, LORD SEYMOUR.

LORD SEYMOUR, *à part.* Ici !... ils sont ici !... Arabelle vient de me l'affirmer... Comment cette enfant ose-t-elle lutter ainsi contre moi ?... Voyons si c'est une révolte contre ma volonté, ou si, dominée par un noble sentiment, elle n'a pu y résister, et croit me servir en me forçant à être généreux. Voyons si c'est l'entêtement d'une petite fille ou le dévouement d'un noble cœur. (*Haut.*) Ah ! c'est vous, miss Clary !

CLARY, *avec émotion.* Oui, mon bon oncle, c'est encore moi... Je crains beaucoup de vous déplaire ; mais pourtant il faut que je vous révèle un important secret dont on vient de me rendre dépositaire, et pour lequel je vous demande, en échange, votre protection en faveur de lord Lundley.

LORD SEYMOUR. Avez-vous songé, Clary, que vous n'entendiez rien aux secrets d'état ; que l'on pouvait tromper votre générosité, abuser de votre inexpérience ?

CLARY. Ah ! lord Arthur ne saurait tromper !... Il est si bon ! mon oncle, et il aime tant son père !

LORD SEYMOUR, *souriant.* Ah ! lord Arthur !... Vous plaidez chaleureusement sa cause... mais enfin, je serais convaincu,



qu'il resterait encore le roi à convaincre, et Sa Majesté ne veut pas même entendre prononcer le nom de lord Lundley.

CLARY. Oh ! s'il ne s'agit plus que du roi, nous sommes sauvés, car j'ai là, dans mes mains, de quoi tout obtenir de lui.

LORD SEYMOUR. Que voulez-vous dire ?

CLARY, *lui tendant les papiers*. Tenez, mon oncle, le plan d'une conspiration : le roi devait périr demain. Le dévouement d'une pauvre fille inconnue m'a livré ce secret. Voyez vous-même.

LORD SEYMOUR, *examinant les papiers*. Est-ce possible !... Et personne ne nous avait prévenus ! Vous avez raison, Clary, pour un tel service je puis obtenir du roi la grâce de lord Lindlay.

CLARY. Oh ! non, mon oncle, pas sa grâce... que le roi s'acquitte d'un bien-fait par un acte de justice.

LORD SEYMOUR, *prenant les deux mains de Clary et la regardant avec émotion*. Oui, tu es une noble enfant, Clary... Je vais voir le roi, faire prendre les mesures nécessaires contre le chef des conspirateurs, et... obtenir la révision du procès de lord Lundley... Es-tu contente ?

CLARY. Oh ! oui, mon oncle ! Lord Lundley et son fils sont donc sauvés !... Pour eux plus d'exil !... plus de souffrances !... Ah ! laissez-moi les appeler ; ils vont être si heureux !

LORD SEYMOUR, *souriant et feignant la surprise*. Les appeler !... Où sont-ils donc ?

CLARY, *un peu confuse, montrant la porte secrète*. Là, dans le pavillon... depuis un mois.

LORD SEYMOUR. Ainsi, vieux diplomate, ministre et conseiller du roi, je ne suis rien près d'une petite fille de seize ans, qui, dans mon hôtel, cachait pendant un mois... (*Avec bonté.*) Va donc les chercher. Ton dévouement les honore ; ils doivent en être dignes. (*Elle va pour sortir, il l'arrête.*) Un mot encore. Depuis un mois ils vivent enfermés là ?

CLARY. Oui, mon oncle.

LORD SEYMOUR. Mais comment ?

CLARY. Oh ! je vous assure qu'ils n'ont manqué de rien.

LORD SEYMOUR. Il me semble, mon enfant, qu'il te manque beaucoup de choses à toi : des bijoux et certaine chaîne d'or...

CLARY, *baissant les yeux*. Lord Lundley avait été l'ami de mon père... Lui et son fils sont arrivés si malheureux, à peine vêtus, épuisés de faim, de fatigue... je ne pouvais pas prendre votre argent...

LORD SEYMOUR. Tu as trouvé que c'était assez de prendre ma maison.

CLARY, *relevant la tête*. Ils étaient venus loyalement faire appel à votre justice, milord ; je les ai reçus un soir, et craignant la colère que vous laissiez éclater à leur nom seul, j'ai exigé qu'ils acceptassent un asile en attendant que je puisse tout obtenir de vous.

LORD SEYMOUR. Tu es un ange de bonté et de raison. Va les chercher, ce sont maintenant mes hôtes et mes amis. (*Elle sort.*)

#### SCÈNE XI.

LORD SEYMOUR, *seul*.

Un noble cœur, un beau caractère !... et Arabelle a trahi cette enfant !... Voilà comme nous jugeons, nous autres diplomates ! Arabelle n'était que froide, ambitieuse, je lui supposais les vertus de ma Clary. (*Il sonne. Un valet paraît aussitôt.*) Dites à miss Arabelle que je l'attends ici. (*Le valet entre dans l'appartement d'Arabelle.*)

#### SCÈNE XII.

LORD SEYMOUR, CLARY, LORD LUNDLEY, LORD ARTHUR.

LORD LUNDLEY, *allant vivement à lord Seymour*. Ah ! milord ! est-il vrai que vous consentez à entendre notre justification ?

LORD SEYMOUR. Milord, votre main ! que le passé soit oublié. Cette enfant m'a dit que vous étiez innocent ; elle ne peu



se tromper, elle juge d'après son cœur. Dans huit jours, vous serez réhabilité : d'ici là, vous ne quitterez pas mon hôtel.

LORD ARTHUR, à *Clary*. Et c'est à vous, miss, que nous devons ce bonheur.

LORD LUNDLEY. Milord, je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance ; mais je pourrai bien moins encore m'acquitter envers cet ange à qui nous devons tout.

LORD SEYMOUR, regardant *Arthur et Clary*. Elle sera le gage de notre réconciliation, elle qui l'a préparée avec tant de courage ; et je crois répondre aux vœux de nos enfants en disant que nous ne ferons bientôt qu'une seule famille.

LORD ARTHUR. Ah ! milord, c'est ajouter à vos bienfaits, et le dévouement de ma vie entière ne pourra payer celui de miss *Clary*.

LORD SEYMOUR. Vous avez raison, lord Arthur, car elle a été noble et courageuse. (*A miss Arabelle, qui est entrée pendant cette scène, et qui écoute avec surprise.*) Quant à vous, miss Arabelle, votre tante

d'Oxford se plaint des tristesses de la solitude. Vous la rejoindrez. Je vous assurerai près d'elle une existence convenable.

ARABELLE. Qu'entends-je ?

CLARY, à lord Seymour. Mon oncle ! grâce pour ma sœur !

LORD SEYMOUR. Il faut une leçon à ce cœur sec et froid. De sa conduite et de sa résignation dépendra son retour... n'en parlons plus !

CLARY, bas à Arabelle. Pauvre sœur ! courage ! j'aurai ta grâce... elle ne sera pas si difficile à obtenir que celle de mes proscrits : ce n'est pas un crime d'état !

LORD SEYMOUR. Je me rends chez le roi, milords. Dans quelques jours, tous vos maux seront réparés. Mais ce dont il faut nous souvenir, c'est qu'une enfant de seize ans a tenu dans ses mains, aujourd'hui, notre destinée à tous, et que, quelque grand qu'on puisse être :

ON A SOUVENT-BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI.

M<sup>me</sup> CLÉMENCE LALIRE.

## LA SÉRÉNADE,

IMITATION D'UN LIED D'UHLAND.

« Ma mère, dans notre demeure  
Quel chant me réveille ce soir ?  
Qui donc vient chanter à cette heure ?  
Regarde, mère, peux-tu voir ?

— Je n'entends pas de sérénade ;  
Je ne vois rien sur le chemin ;  
Calme-toi, pauvre enfant malade ,  
Et dors en paix jusqu'à demain.

— Non, je comprends cette harmonie :  
Les anges m'appellent vers Dieu ;  
Du ciel c'est la voix infinie ;  
Adieu, ma bonne mère, adieu !

LÉON MAGNIER.



## REVUE DES THEATRES.

Reprise de *Régine*, opéra comique en deux actes, paroles de M. Scribe, musique d'Adolphe Adam.

*Le premier acte se passe à Dunkerque.*

Un petit salon élégant. Au fond, une croisée — à droite et à gauche, une porte à deux battants — une porte donnant sur la rue — en face, la porte d'un cabinet — des fauteuils — une table — un clavecin — une cheminée.

Tiennette, jeune servante, est assise et travaille; Régine, sa maîtresse, se promène d'un air agité; elle ouvre la fenêtre, regarde au dehors, la referme, s'approche de la porte de la rue, écoute, et dit avec inquiétude : « Il ne vient pas ! »

Le bonheur qui pouvait m'attendre,  
Pour lui, mon Dieu, daignez le réserver !  
Les jours auxquels je dois prétendre,  
Prenez-les tous pour le sauver ! »

Puis elle se jette découragée dans un fauteuil. « Ma maîtresse a un secret, lui dit avec intérêt Tiennette; elle me le cache, à moi qui l'aime depuis mon enfance, et qui vis de ses bienfaits. — Tu sauras tout, répond Régine, tu es ma seule amie. Apprends donc que j'attends ce soir.... (On entend passer une musique militaire, puis on frappe à la porte. Tiennette va ouvrir.) « Si c'est lui, se dit Régine, comment le cacher? — Monsieur Sauvageon, le maire ! annonce Tiennette. Ça n'empêchera pas votre souper, mademoiselle? — Fais-moi servir ici, au coin du feu. (Tiennette sort.) — Je serais désolé de vous déranger, reprend Sauvageon... quoique j'aie à vous parler. — Quelle est cette musique? demande Régine. — C'est un régiment qui se rend à la frontière du Nord, où l'on se bat toujours. Ces pauvres conscrits, ils sont à peine habillés, ce qui est avantageux....

pour le commerce. — Vous êtes marchand de draps, M. Sauvageon. — Et, en ma qualité de maire, je me suis fait une commande pour l'habillement des troupes. — Qui payera? — La commune, que nous imposons extraordinairement pour un don patriotique et volontaire. — Vous venez me prier de souscrire?... Je ne demande pas mieux! — Plus tard, mademoiselle; en ce moment, il s'agit d'autre chose. L'ancien duc de Volberg, votre père, a d'immenses propriétés en Allemagne et en France... Votre famille était la plus noble et surtout la plus riche du pays... c'est un tort!... — Que vous avez bien atténué, interrompt Régine, car la moitié de nos biens a déjà été confisquée. — Parce qu'une partie de votre famille a émigré en Autriche. — Mais moi je reste en France. — N'importe! cela n'empêche pas qu'on ne vous soupçonne l'intention de vouloir la rejoindre, et que l'on n'ait l'œil sur vous... Après cela, si jusqu'ici on ne vous a pas inquiétée, c'est que vous êtes aimée... et que vous avez des protecteurs... — M. Sauvageon qui braverait tout pour moi! — Oui, certes! tant que je ne risquerais rien... parce que, *primo mihi*, ce qui veut dire : *Charité bien ordonnée commence par soi-même*... Or, dans ce moment, voici l'embarras où je me trouve. Pour inspecter notre ville, et pour y réchauffer le patriotisme qui s'affaiblit, il nous est arrivé de Paris, par la diligence, une des autorités de la nation, un fameux!... un terrible!... aussi, en le recevant à bras ouverts... je tremblais de tous mes membres. — Vous êtes peureux? dit en souriant Régine. — De naissance... c'est la seule chose qui m'empêche d'avoir du courage. — Et quelles sont les mesures que réclame en ce moment votre conser-



vation? — Il s'agit de fêter dignement l'autorité de la nation, un jour seulement, car, grâce au ciel, il part demain. J'avais donc pensé à un bal... d'enthousiasme. Mais, la grand'salle de la mairie ne peut recevoir que douze personnes, et chez notre premier restaurateur, le salon de cent couverts n'en contient que vingt-cinq... un peu serrés. J'ai songé à votre maison, qui est la plus belle de Dunkerque, à la grande galerie qui, éclairée, illuminée, ornée de guirlandes de feuilles de chêne, présentera un coup d'œil magnifique. — Ce soir ! s'écrie Régine avec effroi, impossible ! monsieur. — Et pourquoi donc ? — Mon nom... mes opinions... — Raison de plus ! c'est quand on pense d'une manière qu'il faut agir d'une autre... D'ailleurs, ce que je vous demande, je pourrais m'en emparer légalement, mettre en réquisition votre salle de bal ; alors vous-seriez perdue si on s'établissait chez vous d'autorité... — Ah ! vous avez raison ! reprend vivement Régine. Je consens, M. Sauvageon ; mais dans la situation d'esprit où je suis, il me serait impossible de diriger... — Je me charge de tout ; vous n'aurez qu'à faire les honneurs... Adieu, mademoiselle ; je suis ici dans une heure.»

Pendant cette visite, Tiennette est revenue mettre le couvert. « Ah ! mon Dieu ! lui dit Régine, s'appuyant sur une chaise, je meurs de peur. Sais-tu quelle est la personne que j'attends ? Un proscrit, un Vendéen, le duc de Volberg, mon frère ! — Est-il possible ? s'écrie Tiennette, moi qui désirais tant le connaître ! — C'est la première fois qu'il sera venu ici ! Voilà deux ans que nous sommes séparés, deux ans qu'exposé à tous les périls, et craignant d'augmenter les miens, il ose à peine me donner de ses nouvelles... les dernières que j'ai reçues sont désastreuses... son corps d'armée a été anéanti... lui-même, errant et poursuivi, n'a échappé que par miracle à toutes les recherches, et depuis deux mois il essaye en vain de venir jus-

qu'à moi. — La surveillance est si active, mademoiselle. — J'étais cependant parvenue à préparer sa fuite... Un de nos anciens serviteurs, qui est maître pilote, le vieux Georges, doit partir au point du jour dans un bateau pêcheur ; hier, son fils André a été prévenir mon frère, caché dans une ferme à six lieues d'ici, de se tenir prêt... il a dû ce soir, à la nuit tombante, se mettre en marche, afin d'entrer dans la ville avant qu'on en ferme les portes... il va arriver... Il restera près de moi une partie de la nuit ; puis, avant le jour, André le conduira à la chaloupe, et de là en pleine mer. Mais, pendant ce bal, comment faire entrer mystérieusement mon frère ? comment le cacher dans une maison où il y aura bientôt deux cents personnes ? — Raison de plus ! mademoiselle : est-ce qu'on ira s'imaginer que dans un pareil moment vous cachez un proscrit ? A quelle heure l'attend mademoiselle ? — D'un instant à l'autre... Il doit arriver seul et déguisé... j'ignore sous quel costume. — Par où viendra-t-il ? — Par cette petite porte qui donne sur une rue déserte. — Ainsi, tandis que vous irez recevoir la société qui entrera par la grande porte, moi j'attendrai ici monsieur votre frère. — Le pauvre garçon ! il sera bien fatigué, il aura bien froid !... Tiennette, fais-lui un bon feu, donne-lui mon souper. — Soyez tranquille, mademoiselle, on le recevra comme le fils de la maison. — Pas de lumières ! éteins-les !... qu'on ne puisse voir du dehors qu'il y a quelqu'un ici ! Et puis, dès qu'il sera arrivé, viens me le dire. — Pour que votre trouble mette tout le monde dans le secret ! — Eh bien... convenons d'un signal... Tu entreras dans le salon, et me présenteras un verre d'eau... Je te comprendrai... alors, sous le moindre prétexte, je sortirai un moment ! une minute !... le temps de l'embrasser, puis je retournerai dans la salle de bal, où j'aurai le courage d'attendre que tout le monde soit parti. »

A peine est-elle sortie, on frappe....



Tiennette va ouvrir. « Entrez! monsieur... Tiens! il est en soldat! Il a eu raison.... c'est maintenant l'habit qu'on respecte le plus. — Mademoiselle Régine de Volberg! dit l'étranger. — Silence! lui répond Tiennette. Mademoiselle m'a chargée de vous recevoir. — Vous saviez donc que je devais venir? — Eh! oui. Tenez! voilà votre souper, là, au coin du feu... » (Elle éteint les bougies). Le soldat veut parler. « Silence! au nom du ciel!... Mangez, buvez... Je vais prévenir mademoiselle de Volberg de votre arrivée. (Elle sort.)

— Je venais avec le billet de logement que monsieur l'adjoint m'a délivré à la mairie, se dit Roger, le jeune soldat, et ne m'attendais pas à une telle réception!... Une gentille servante m'attend... Sa maîtresse est remplie de prévenances.... Je n'y vois goutte; mais c'est égal... je sens là une volaille qui exhale un parfum... (En ce moment, l'orchestre du bal se fait entendre.) Et de la musique pendant que je soupe! dit-il gaiement. (Il ôte son chapeau, mais ne pouvant le placer sur la table, il le met sous son fauteuil.)

Est-ce un prestige, un songe qui m'abuse?

Me traiter avec tant d'éclat!

Est-ce une fée en ces lieux qui s'amuse

Aux dépens du pauvre soldat?

Mangeons toujours ce poulet chimérique, et buvons de ce vin fantastique.»

Il faisait honneur au festin, lorsque Régine entre mystérieusement sur la pointe du pied, s'élance dans les bras du jeune homme et l'embrasse. Il veut parler, mais lui mettant la main sur la bouche: « Tais-toi!... tais-toi! lui dit-elle, maintenant, je puis prendre patience... Je reviendrai, et nous pourrons causer ensemble le reste de la nuit... A bientôt! » Elle disparaît. (L'orchestre cont nue de se faire entendre.)

Roger n'était pas encore revenu de sa surprise, Tiennette arrive une bougie à la main: « Monsieur! lui dit-elle, ne restez pas dans ce salon; on va venir y faire de la musique, et de peur qu'on ne vous voie,

cachez-vous dans la chambre de mademoiselle de Volberg. (Roger par discrétion refuse.) Tel est l'ordre de ma maîtresse, insiste Tiennette. » Roger obéit, emportant son havre-sac et son sabre. La jeune servante s'empresse de serrer dans un cabinet les restes du souper.

« Grâce au ciel! il n'y est plus... se dit Régine entrant avec M. Sauvageon. — Le représentant du peuple a été très-satisfait de votre salon et de mon patriotisme, mademoiselle, dit le maire; il vient de se retirer à la suite d'un incident dont on est venu le prévenir. — Lequel? demande Régine tremblante. — Un homme suspect et déguisé a été vu rôdant autour de la maison; mais, effrayé sans doute par le bruit de la fête, il se serait dirigé vers le port; d'autres personnes affirment l'avoir vu entrer par cette petite porte... Il faudrait le dire, dans votre intérêt, mademoiselle, parce que donner asile à un homme suspect, c'est s'exposer soi-même, et le meilleur de mes amis se présenterait chez moi que je lui dirais: Je t'aime, mais j'ai peur, et quand j'ai peur il n'y a plus d'amis. — Je vous proteste, dit Régine s'asseyant et lui faisant signe de s'asseoir, que personne d'étranger n'est venu ici. (Il tire un fauteuil et aperçoit le chapeau de Roger.) — J'en doute maintenant, reprend-il, car voici un chapeau qui n'est pas venu tout seul. Il y a donc quelqu'un de caché ici? — Oui, monsieur, répond Régine, j'en conviens; il y a un jeune homme que j'aime, qui m'aime tendrement... mais croyez que dans un tel sentiment il n'y a rien que de pur, de légitime. — C'est donc un mari? — Oui, monsieur... oui... un mari. — Un mariage secret? — Mon Dieu! la voilà qui s'embrouille, se dit Tiennette. — Justement! ajoute Régine, mais des raisons de famille... Gardez-moi le secret, je vous prie; dans cette petite ville, les bavardages, les propos... — C'est juste! je vous le promets... il n'y aura que moi... »



En ce moment, la société vient rejoindre Régine. On lui demande de chanter, elle refuse d'abord; enfin, ouvrant le clavier, elle obéit. Comme elle finissait sa romance, un bruit retentit dans la chambre voisine; c'est Roger, qui, n'y voyant goutte, a fait tomber un meuble; plusieurs personnes vont pénétrer dans cette chambre... «C'en est fait de mon frère! se dit avec effroi Régine; puis, apercevant Roger qui sort de la chambre, elle s'écrie: Ce n'est pas lui! — Je savais tout, messieurs et mesdames, dit Sauvageon aux invités; c'est son mari; je vous expliquerai la chose... » Tous les regards sont tournés vers Régine, dont l'embarras est extrême. Roger s'approche d'elle, et lui dit à voix basse: « Je ne comprends rien à ce qui se passe, madame; mais commandez!... J'obéis. » On remet à Sauvageon une lettre de son adjoint. Il lit: « Le comte de Volberg » rôde dans le pays; s'il a pénétré dans » la maison de sa sœur, il faut s'assurer » de sa personne, car demain on attend » l'accusateur public... il décidera de son » sort. »

Sauvageon déclare à Roger que jusqu'à ce qu'il donne la preuve de son mariage, mademoiselle de Volberg et lui ne sortiront pas de cette chambre. « De cette chambre! s'écrie Régine effrayée. — Pourquoi pas, répond M. Sauvageon, puisque c'est votre mari? Mais si vous me trompez, mademoiselle, prenez garde! il y va de votre tête! — Je suis son mari! s'écrie Roger. — Et si vous me trompez, vous, la vôtre tombe aussi. — N'importe... je suis son mari, répond-il avec calme. — Retirons nous, messieurs, mesdames, dit Sauvageon aux invités, et laissons ensemble ces heureux époux. »

Dès qu'ils sont sortis, Tiennette accourt, elle raconte à demi-voix à sa maîtresse qu'elle tient d'André, le pêcheur, que M. de Volberg vient de s'embarquer; puis apercevant Roger: « Mais le voici! s'écrie-t-

elle. — Tais-toi! lui répond à demi-voix Régine, il y va de nos jours! »

On entend fermer les portes au dehors; on entend placer des factionnaires. Régine, désespérée, se laisse tomber sur un fauteuil; Roger, à quelques pas d'elle, la regarde avec un grand respect....

Ici finit le premier acte.

Le lendemain de cette nuit que Régine passa entre Tiennette et Roger, on sut dans la ville que le duc de Volberg s'était échappé; la vie de sa sœur fut menacée par le peuple en furie. Roger se jeta devant elle, le sabre à la main, et, profitant du mensonge de la veille, il déclara à haute voix qu'elle était sa femme, et qu'il la défendrait. Ses camarades prirent parti pour lui en s'écriant qu'ils ne laisseraient pas conduire à l'échafaud la femme d'un défenseur de la patrie. « Mais où sont les preuves de ce mariage? demanda le représentant du peuple. — Est-ce qu'un soldat porte sur lui d'autres papiers que celui de ses cartouches? répondit Roger. — Soit! dit le représentant; mais dans quelle ville avez-vous été marié? — A Lyon, reprend Roger, à tout hasard, et pour gagner du temps. — On y enverra. Si vous avez dit vrai, vous êtes libres; sinon, votre tête à tous deux tombera. »

Pendant les dix jours nécessaires pour cette vérification, mademoiselle de Volberg, enfermée, avec Tiennette dans le même appartement que Roger, put dormir sans crainte sous la sauvegarde de l'honneur du brave soldat, qui se serait fait tuer pour elle, et qui osait à peine la regarder en face et lui adresser la parole. Enfin, le messager arrivé de Lyon annonça que, lors du siège de cette ville, la municipalité et les papiers de l'état civil avaient été incendiés. « S'il en est ainsi, dit le représentant, le mariage sera renouvelé ici: il n'y a pas de loi qui défende d'épouser une seconde fois sa femme. » Un refus perdait Régine; elle hésitait... mais Roger lui dit à voix basse: « Rassurez-vous, made-



moiselle : ce mariage est nul devant Dieu ; vous n'aurez qu'un mot à dire, je demanderai moi-même le divorce. » Elle eut confiance, et le mariage fut célébré devant M. Sauvageon, maire de Dunkerque. Rendue à la liberté, mademoiselle de Volberg se hâta de quitter la France. Roger, qui devait rejoindre son régiment, la protégea jusqu'à la frontière. Quand il leur fallut se séparer, il était pâle, tremblant : « Adieu, mademoiselle, dit-il avec émotion ; vous avez ma promesse, mais vous n'en aurez pas besoin... car je vais me battre... et bientôt, je l'espère, vous serez veuve.... »

Régine, suivie de sa fidèle Tiennette, rejoignit le duc, son frère, et sa tante, la comtesse de Lichtenstein, dans un château en Moravie. Durant plusieurs années, elle fit d'inutiles recherches pour connaître le sort de son généreux défenseur. Devenu lieutenant, Roger lui avait pourtant écrit. Dangereusement blessé et croyant mourir, il osait avouer qu'il l'aimait. Mais cette lettre, remise à la comtesse de Lichtenstein, parut si extravagante à cette dame, qu'elle ne la montra pas à sa nièce, alors malade, et au nom de mademoiselle de Volberg, sans lui en rien dire, elle envoya au soldat blessé une centaine de louis, comme récompense de quelques services qu'elle supposait qu'il avait rendus à sa nièce. Depuis une année seulement, Régine avait appris qu'un lieutenant, nommé Roger, était mort à Marengo ; l'acte en forme lui en avait été expédié, et pendant cette année elle n'avait pas voulu quitter le deuil.

Le second acte se passe dans un riche salon du château de Lichtenstein.

Libre par la mort de Roger, Régine n'a pu résister aux instances de sa tante, elle a consenti à épouser le comte de Libnitz, chambellan de l'empereur d'Autriche. Son frère et le fiancé sont attendus au château, où la comtesse de Lichtenstein dirige elle-même les préparatifs du mariage, car elle tient à ce que la cérémonie ait lieu dans

les plus strictes règles de l'étiquette allemande. Mademoiselle de Volberg en toilette de mariée paraît rêveuse et poursuivie par un souvenir. « C'en est fait ! dit-elle,

Ces liens ignorés sont brisés pour jamais !  
Il est mort loin de moi sans avoir pu connaître  
Quelle reconnaissance en mon âme ont fait naître  
Son dévouement et ses bienfaits !

« Point de nouvelles du prétendu ! » s'écrie la comtesse surprise et contrariée de ce retard, qui lui paraît d'une haute inconvenance. En ce moment un messager apporte une lettre annonçant que le duc de Volberg et le comte de Libnitz sont tombés entre les mains des troupes françaises ; ils engagent ces dames à fuir au plus vite, attendu que la garde impériale se concentre autour du petit village d'Austerlitz, à trois lieues du château de Volberg. « O ciel ! s'écrie la comtesse... la garde impériale ? mais ils ne respectent ni l'âge, ni le rang, ni les enfants, ni les femmes... les femmes nobles, surtout ! Nous qui avons dix-huit quartiers... trois cents ans de noblesse !... C'est à faire frémir. — Eh ! ma tante, nous ne risquons rien, dit en souriant Régine, la garde impériale n'attaque que l'ennemi.... nous sommes des Françaises, des compatriotes. — Des transfuges... ma nièce ; et ce monsieur Bonaparte, qui les commande, n'a ni égards ni galanterie... Tel chef, tels soldats... Un jour de mariage encore !... C'est une fatalité !... Il semble impossible que cette enfant-là soit mariée tranquillement et régulièrement ! »

On entend au dehors le bruit d'une marche militaire et les cris : Vive l'empereur ! Un colonel paraît avec plusieurs officiers, c'est Roger. Il charge un soldat d'aller rassurer les maîtres du château ; puis, s'adressant à un officier : « Vous ferez préparer les logements de l'empereur ; il établit ici ce soir son quartier général... et demain, sans doute, la bataille ! la bataille des trois empereurs !... Heureux ceux de nous qui pourront la raconter ! »



Pendant que le colonel Roger se fait servir une tasse de thé, arrive M. Sauvageon, devenu munitionnaire général de l'armée. Il vient demander au colonel une faveur d'où dépend son existence... L'immense et scandaleuse fortune qu'il a faite dans les fournitures, sous la république et l'empire, a été dénoncée à l'empereur, qui dans un premier moment d'indignation a dit : « Qu'on le fusille ! » mais Sauvageon s'est jeté aux pieds de Sa Majesté, qui a fait grâce au munitionnaire à condition qu'il donnerait sa fille en mariage avec deux millions de dot au colonel Roger, son aide de camp,.... « Je ne puis accepter, répond le colonel, se faisant reconnaître par l'ancien maire de Dunkerque ; c'est vous-même qui, en présence de deux ou trois mille témoins, avez uni le soldat Roger, le fils d'un simple laboureur, à une grande dame, mademoiselle Régine de Volberg.... Il y a quelques années, blessé, croyant mourir, je lui avais écrit ; elle m'a répondu par la lettre la plus sèche, la plus humiliante... pas un mot d'amitié... et de l'or... de l'or à moi qui avais sauvé ses jours.... à moi qui lui avais donné ma vie, ma liberté!... ah ! plus encore !... Aussi, ai-je renvoyé sur-le-champ ses présents, et mon consentement à un divorce que j'avais promis et que je devais réclamer moi-même avec instance. Mais alors nous nous battions en Italie, contre les Autrichiens... ma lettre est-elle arrivée ? je l'ignore. Dans tous les cas, ce divorce n'a pas été légalement prononcé. Je ne suis pas libre. » Le désolé Sauvageon insistait, pensant que donner deux millions pour en sauver six serait une des meilleures affaires qu'il aurait faites dans sa vie. On annonce la maîtresse du château, la comtesse de Lichtenstein ; elle vient réclamer la protection du colonel. « Nous sommes Françaises, lui dit-elle, nous sommes nobles, et d'une haute naissance... Ce château appartient à la duchesse de Volberg, ma nièce. — Comment ! s'écrie Roger, mademoiselle

Régine de Volberg ! mariée à un simple soldat !... — Qui oserait faire un tel affront à notre famille ? s'écrie la comtesse. Il n'y a point eu de mariage... Il était nul de droit... et il l'est de fait, puisque l'individu est mort, grâce à Dieu !... et au contentement de ma nièce, car elle épouse aujourd'hui le baron de Libnitz. — Votre nièce, madame, s'est peut-être trop tôt réjouie, répond-il avec amertume. » Tiennette, qui, dans le colonel, a reconnu le soldat Roger, va prévenir sa maîtresse. Mademoiselle de Volberg accourt. « Oh ! mon sauveur ! lui dit elle, je peux donc enfin vous bénir ! On nous avait écrit que le lieutenant Roger était mort au champ d'honneur... — Cette nouvelle vous avait causé une fausse joie, répond Roger, qui n'a pas oublié la lettre et l'or envoyés au nom de mademoiselle de Volberg... C'est fâcheux, et je vois que ma présence renverse les projets que ma mort avait fait concevoir. — Qu'entends-je ! s'écrie Régine étonnée. — J'ai tout dit, reprend la comtesse, et monsieur sait que le mariage de Dunkerque est une mésalliance.... un acte odieux pour nous... » Régine, voyant la douleur de Roger, veut interrompre sa tante ; mais Sauvageon, qui n'a qu'une pensée : sauver sa vie et sa fortune, par l'union de sa fille avec le colonel, s'écrie : « C'est très-bien ! le colonel, ainsi que vous, déteste ce mariage impossible, et nous lui proposons aujourd'hui une demoiselle charmante avec une dot de deux millions. — Et pour ma nièce, ajoute la comtesse, se présente un parti superbe ! un seigneur de la cour qui l'adore, et dont elle partage les sentiments. — Vraiment ! dit Roger, maître à peine de son émotion. — A merveille ! poursuit l'heureux Sauvageon : par un mutuel accord, ces nœuds seront rompus, puisque tout le monde veut qu'ils le soient ! — Et moi, je ne le veux pas ! » s'écrie Roger, qui ne peut plus contenir sa douleur. Mais Sauvageon ne perd pas la tête ; il fait écrire à Roger que le refus des deux millions vient de lui, et



qu'il tient à son mariage avec mademoiselle de Volberg. Puis il court porter ce papier à l'empereur. La comtesse est indignée du refus de Roger. « C'est bien mal, en effet, reprend-il avec amertume, et se tournant vers Régine; tous les torts sont à moi... J'oubliais que quand on a été utile à une grande dame, on est trop payé par l'honneur même de lui avoir rendu service! — Moi! avoir manqué de reconnaissance! dit Régine. Ah! vous m'accusez de tort! il n'y a pas de jour où je n'aie prié le ciel pour vous, où je ne me sois rappelé votre conduite si noble, si généreuse... — Vous m'avez humilié par vos dédains, et plus encore par vos présents! — Moi, Roger! — Tenez donc! puisque vous l'avez si vite oublié, relisez cette lettre qui ne m'a jamais quitté! — O ciel! dit Régine après l'avoir parcourue, jamais je n'ai écrit cette lettre... cet or qu'on vous a offert pour payer vos bienfaits... ah! j'ignorais! — Et qui donc m'a écrit? demande Roger. — C'est moi, monsieur, répond avec dignité la comtesse, moi, qui n'ai pas cru dans les convenances de montrer à ma nièce une lettre dont les expressions... — Quoi! en mon nom, et sans m'en prévenir? s'écrie Régine désolée. — Ah! madame, lui dit Roger, moi qui vous ai si longtemps accusée... que je suis coupable! je m'en punirai... S'adressant à la comtesse : Madame! dictez-moi le consentement à ce divorce, objet de tous vos vœux; ou plutôt, écrivez-le vous-même, je suis prêt à le signer! — Ah! colonel, ce seul mot nous réconcilie! dit la comtesse, qui se hâte d'écrire. Voici ce consentement bien en règle... Il n'y a plus qu'à le signer... Ma nièce, d'abord. (Régine hésite... puis elle signe.) A vous, monsieur! (Roger signe à son tour). — Et pour que mademoiselle de Volberg puisse rejoindre le nouvel époux dont elle est séparée, ajoute le colonel, j'offre à ces dames un sauf-conduit, qui les mettra à l'abri de tout danger. » Cette généreuse conduite enchante la comtesse, qui

s'écrie : « En vérité, ce colonel méritait de naître gentilhomme, et je le trouve charmant depuis qu'il n'est plus mon neveu. »

Pendant que madame de Lichtenstein va tout préparer pour le départ, Roger fait ses adieux à Régine, « les derniers, peut-être, dit-il, car demain l'empereur livre la bataille d'Austerlitz... — Dieu, qui tant de fois exauça ma prière, veillera encore sur vous, j'en ai l'espoir, répond Régine. — Ne le désirez pas, madame. — Pourquoi? — C'est qu'il n'est rien de plus affreux qu'une existence sans avenir! — Mais la vôtre est si belle? — Le ciel l'a vouée au malheur... — Comment! — C'est mon secret. — A votre place, je parlerais. — Vous croyez?... Au fait, on peut toujours parler et puis mourir après... Eh bien! celle que j'aime, et que j'aimais en silence, sans espoir, celle qui va s'indigner d'un tel aveu... C'est vous, madame! »

La comtesse arrive en costume de voyage; Roger va s'éloigner, laissant Régine fort émue... Sauvageon accourt; il est porteur d'un billet de l'empereur en réponse au refus de Roger d'épouser mademoiselle Sauvageon. Ce billet est ainsi conçu : « Un colonel de ma garde s'allie à l'ancienne noblesse, cela me convient mieux, et j'approuve... Je nomme Roger comte de l'empire. En faveur de ce mariage, je fais grâce à M. Sauvageon. — Il n'y a qu'une difficulté, » dit la comtesse montrant l'acte de divorce. Sauvageon le lit, et, tout tremblant, le laissait échapper de ses mains... Régine s'en empare. En ce moment, Tiennette vient annoncer que la voiture est prête : « Il ne nous manque plus, dit la comtesse, que le laissez-passer que M. le colonel a bien voulu nous promettre. » Après un instant d'hésitation, Roger répond : « Je vais l'écrire, madame, » et s'approchant d'une table, il prend lentement une plume. — Eh bien! est-ce fini? lui demande Régine... — Pas encore. — C'est donc bien long? — Un instant, je vous prie, dit-il passant une main sur ses yeux. — J'attendrai. — Ce n'est pas



ma faute.... je n'y vois plus! — Cette seule bougie n'éclaire pas assez, » reprend Régine, qui retire de son corsage le consentement au divorce, et l'allumant à la première bougie, se met en devoir d'allumer la seconde. — O ciel! s'écrie Roger la regardant stupéfait. — Eh bien! monsieur, lui dit-elle avec un doux sourire, y voyez-vous? enfin!... — Ah! dit-il avec bonheur, je crains que mes yeux ne m'abusent. »

Sauvageon se frotte les mains de joie, la comtesse rentre, suivie de Tiennette portant des cartons, des fourrures; elle redemande l'acte de divorce. « Hélas! répond Régine, sans le vouloir, ma tante, je l'ai

brûlé! — Préférer un roturier, un soldat! dit la comtesse en fureur. — Un comte de l'empire! reprend Sauvageon. — Un comte de l'empire? répète-t-elle en soupirant. Le landau est prêt, ma nièce, partirai-je seule? » Pour toute réponse, Régine reste immobile, les yeux baissés. « Allons, dit Sauvageon, offrant son bras à la comtesse, laissons ensemble ces heureux époux. » Il l'entraîne, et Roger tombe aux pieds de sa femme. Ainsi finit le dernier acte.

Cette pièce, une des meilleures de M. Scribe, a inspiré une gracieuse musique à M. Adolphe Adam.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## Economie Domestique.

### MANIÈRE DE NETTOYER LES DIAMANTS.

*Pour les roses.* Vous achetez chez le quincaillier du rouge d'Angleterre, vous choisissez une vieille brosse à dent, avec cette brosse vous prenez un peu de rouge et vous brossez les diamants.

*Pour les brillants.* Vous faites un peu d'eau de savon; vous prenez la même brosse,

vous la plongez dans cette eau, vous brossez les diamants dessus et dessous, vous les plongez dans l'eau claire pour les rincer, et vous les essuyez avec un linge.

Cette dernière manière sert pour tous les autres bijoux.

### EAU DE LAVANDE.

La lavande fleurit au mois d'août. Cueillez des fleurs de lavande, pesez-en 65 grammes, mettez-les toutes fraîches dans une cruche de terre, et jetez dessus un litre d'alcool à 32 degrés. Couvrez la cruche. Au bout d'un mois, filtrez cette liqueur à travers un filtre fait de papier Jo-

seph, posé dans un entonnoir placé dans le goulot d'une bouteille de verre.

Les fleurs sèches donnent moins de parfum.

L'eau de lavande s'emploie pour la toilette. On la présente sous le nez durant les syncopes.

### VINAIGRE DE LAVANDE.

Cueillez 500 grammes de fleurs de lavande, mettez-les toutes fraîches dans une cruche de terre, jetez dessus deux litres de vinaigre. Au bout d'un mois, filtrez à travers un filtre de papier Joseph.

Le vinaigre de lavande s'emploie aussi pour la toilette.

La lavande cueillie en pleine floraison et mise en paquets dans les armoires au linge, y répand une odeur agréable et saine.



## SALON DE 1849.

### DEUXIÈME ARTICLE.

Avant de continuer l'examen des tableaux, arrêtons-nous un instant, mesdemoiselles, près du groupe en plâtre bronzé qu'a exposé M. Auguste Poitevin. Ce groupe représente un des plus beaux traits d'héroïsme de la marine française.

« A la fin de mai 1794, deux cents bâtiments chargés de grains étaient attendus d'Amérique. L'amiral Villaret-Joyeuse reçut ordre de faire sortir du port de Brest la flotte française qu'il commandait, et de la tenir à une certaine hauteur en mer pour protéger l'entrée d'un convoi de grains dans les eaux françaises. Notre flotte se composait de vingt-huit vaisseaux de ligne. A peine était-elle en mer qu'elle fut aperçue par l'amiral anglais Howe, qui croisait sur les côtes de Bretagne avec trente-trois vaisseaux.

» Conformément aux instructions qu'il avait reçues, l'amiral français voulait éviter le combat; il eut la main forcée par Jean-Bon-Saint-André, représentant du peuple, dont l'impéritie égalait la sotte vanité. Les deux arrière-gardes furent engagées; elles combattaient avec acharnement, quand la nuit vint les séparer. Le jour suivant, les deux flottes se retrouvèrent en présence, et le combat s'engageait de nouveau, mais une brume épaisse tomba sur l'Océan. Pendant deux jours, elle rendit toute manœuvre impossible.

» Le 1<sup>er</sup> juin 1794, le ciel était redevenu clair. L'amiral anglais coupa la ligne française en deux, et il écrasa notre gauche de tous ses canons, pendant que notre droite, ayant le vent contre elle, assistait immobile à l'incendie de ses vaisseaux. Quatre mille pièces de canon vomissaient la mitraille à portée de pistolet. Les mâts étaient hachés, les voiles en feu, les ponts jonchés de dé-

bris. Le vaisseau amiral français reçut trois mille boulets dans ses flancs; ses officiers furent tués; tous ses canonniers étaient tombés sur leurs pièces.

» Le vaisseau *le Vengeur*, entouré par trois vaisseaux ennemis, combattait encore; mais il ne pouvait tenir longtemps. L'équipage poussa l'orgueil national jusqu'au suicide. Il cloua le pavillon sur le tronçon d'un mât, refusa toute composition, et attendit que la vague qui remplissait la cale de minute en minute le fit sombrer. A mesure que le vaisseau se submerge, étage par étage, l'intrépide équipage lâche la bordée de tous les canons que la mer allait recouvrir. Cette batterie éteinte, l'équipage remonte à la batterie supérieure et la décharge sur l'ennemi. Enfin, quand les lames balayent déjà le pont, la dernière bordée éclate encore au niveau de la mer, et l'équipage s'enfonce avec le vaisseau aux cris de : Vive la république!

» Les Anglais furent consternés d'admiration. Ils couvrirent la mer de leurs embarcations et parvinrent à sauver quelques-uns de nos braves marins. »

La sculpture dispose de moyens tellement restreints, qu'il était fort difficile de rendre une scène aussi grandiose que la catastrophe du *Vengeur*. M. Auguste Poitevin y a cependant réussi. Son talent original et hardi a surmonté avec un rare bonheur les difficultés. Son œuvre émeut profondément; elle fait revivre une des belles pages de la marine française. S'il était exécuté en grand, on aimerait à voir ce groupe orner une de nos places publiques.

Les toiles de grandes dimensions ont été placées dans les serres de l'orangerie. On remarque le tableau de M. Maison, repré-



sentant la *Messe pontificale du jour de Pâques*, célébrée par le pape Pie IX, au maître autel de Saint-Pierre de Rome. La plupart des figures de ce tableau sont des portraits. Un vieillard à barbe blanche, placé, près du pape, est, dit-on, le cardinal Micara, mort maintenant, et qui fut pendant quelque temps chef du parti libéral.

Plusieurs tableaux d'église sont recommandables par la manière dont ils sont composés et exécutés. Nous citerons entre autres le *Calvaire* de M. Coutel, le *Crucifiement* de M. Colas, et surtout le *Christ calmant la tempête* de M. Raymond Balze,

M. Corot s'est élevé au-dessus de lui-même dans son *Christ au jardin des Oliviers*. A droite du tableau, de grands arbres s'élèvent sur un amas de rochers; on voit dans le fond un ciel pur et calme. Jésus, prosterné, est sur le premier plan; un peu plus en arrière, les apôtres sont endormis. Cette scène si simple et si grande, M. Corot l'a rendue admirablement. Certes, le *Christ au jardin des Oliviers* est une des meilleures toiles de l'exposition; elle est empreinte d'un sentiment de tristesse religieuse qui attendrit et élève l'âme.

L'*Affiche romaine* de M. Jean Hamon est une gracieuse composition. Un jeune homme et une jeune fille sont arrêtés devant une affiche. Cette affiche est un arrêt de Dioclétien qui condamne les chrétiens aux bêtes. A l'air profondément pensif du jeune homme, à la manière dont il suit des yeux les lignes de l'édit, on devine qu'il y a là quelque chose qui l'intéresse personnellement. Sans doute il est chrétien. Plusieurs jeunes gens et jeunes filles sont groupés près de ces deux charmantes figures principales.

Tout est à louer dans la jolie toile de M. Hamon. Ses personnages sont posés avec une simplicité naïve; la couleur est harmonieuse; un goût parfait se révèle dans l'ensemble et dans les détails.

M. Biard nous fait assister à la *Proclamation de la liberté des noirs aux colonies*.

C'est un tableau de grande dimension, fort bien composé, qui intéresse parce qu'il y a de la vérité dans l'expression des figures, de la vie et du mouvement dans l'ensemble de la composition.

Deux petits tableaux de M. Biard attirent la foule. Ils sont désignés au livret sous ce titre : *Avant et après la soirée*.

*Avant la soirée*, le maître de la maison, la tête chargée de papillotes, à genoux au milieu du salon, tient dans sa main gantée une brosse avec laquelle il donne un dernier coup au parquet. La fille de la maison est placée devant un piano; sa mère, montée sur une échelle, allume le lustre, et toutes deux répètent le duo qu'elles doivent chanter ensemble; mais voilà que la servante introduit deux invités, mari et femme, qui arrivent avant l'heure indiquée. Le contraste des manières cérémonieuses de ces personnages avec les occupations des maîtres du logis est d'un très-bon comique.

*Après la soirée*, la servante verse de l'eau à flot sur le feu; la jeune fille mange dans un coin le reste des gâteaux; la mère éteint les bougies avec un soufflet, et son mari l'aide dans cet office de toute la force de ses poumons. Il est difficile de décider laquelle de ces deux toiles est la plus plaisante.

M. Terral nous introduit dans l'observatoire que Catherine de Médicis avait fait construire dans une des tours du château de Blois pour son astrologue Cosme Ruggieri. En ce moment, la reine-mère vient le consulter. Cosme, surnommé le Florentin, regardé de son temps comme un astrologue et un nécromancien de premier ordre, se trouva mêlé dans le procès de Coconas et de la Mole, accusés d'avoir conspiré contre Charles IX. Il avait promis à la Mole qu'il lui donnerait des images de cire pour faire mourir de langueur telle personne qu'il voudrait; mais comme Ruggieri s'était adroitement insinué dans l'esprit des dames de la cour, par leur moyen le roi lui promit sa grâce.



Le Cabinet de Ruggieri est un très-agréable tableau d'intérieur. Les accessoires sont bien traités; la couleur a de l'éclat, de la vivacité; mais les tons nous semblent un peu trop durs.

Il faudrait épuiser toutes les formules

d'éloges pour donner une idée juste des animaux de M<sup>lle</sup> Rosa Bonheur. Les Bœufs qu'elle a exposés cette année approchent vraiment de la perfection.

M<sup>me</sup> EDMÉE DE SYVA.

## EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE EN 1849.

### DEUXIÈME ARTICLE.

La fabrication du verre a fait de grands progrès en France, non-seulement dans les objets de luxe, mais encore dans ceux qui, plus modestes, n'ont d'autre usage que l'utilité. Parmi ceux-ci, nous avons remarqué des bouteilles de la manufacture de MM. de Violaine, de Vauxrot (Aine). Ces bouteilles sont destinées à contenir des vins mousseux. Autrefois on perdait une très-grande quantité de bouteilles, puisqu'elles ne pouvaient résister au dégagement du gaz; maintenant, on est parvenu, à composer un verre qui n'a pas ce grave inconvénient, et les pertes occasionnées par la casse sont beaucoup moins considérables.

Les produits de nos manufactures de glaces jouissent d'une grande réputation; ils luttent avec avantage contre les produits étrangers, sinon par le bon marché, du moins par la beauté du verre. Les manufactures de Saint-Gobin et de Cirey soutiennent dignement leur ancienne renommée. Ces deux établissements ont exposé des glaces de dimensions colossales. Celle de Saint-Gobin a 4 mètres 20 centimètres de haut sur 2 mètres 64 centimètres de large. Celle de Cirey est presque de la même grandeur. Le prix de la première est de 5,300 francs; celui de la seconde de 4,893 francs.

On est ébloui par la magnificence des cristaux de Baccarat. Ce sont des merveilles d'élégance et de bon goût. Les lustres, les vases, les coupes sont admirables par leur

forme gracieuse, l'éclat et la limpidité du cristal.

La cristallerie de Clichy offre une ressource inappréciable. Si on a le malheur de casser une pièce qui soit précieuse, il suffit d'en envoyer les débris à cette manufacture, elle la reproduit exactement, quelque difficile qu'en soit l'exécution. Voilà un avantage très-important, car tel soin qu'on apporte à la conservation des mille fantaisies qui ornent les appartements, il est bien difficile de n'avoir pas à déplorer souvent la perte de quelques-unes.

Les meubles figurent d'une manière brillante à l'exposition. Ceux de M. Krieger (1) nous ont paru devoir fixer l'attention, parce qu'ils sont utiles, commodes et tiennent très-peu de place. Ce dernier mérite est essentiel, maintenant que l'on mesure si parcimonieusement l'espace dans les habitations. Une très-belle table de salon, que M. Krieger appelle multiforme, peut se diviser selon les circonstances et faire deux élégantes consoles, ou deux jolies tables de jeu. Le mécanisme de ce meuble est simple solide et ne s'aperçoit nullement. Un fauteuil de chambre à coucher réunit : une table de nuit, deux boîtes à secret, une table avec glace, un chevalet pour peindre, un métier à broder, et un pupitre mobile.

Les lits-divans-élastiques de M. Mail-

(1) Rue du Faubourg-Saint-Antoine, 84.



lard (1) sont fort commodes, fort élégants, et peuvent très-bien figurer dans un salon. La transformation du divan en lit s'opère facilement. Le prix de ce meuble est très-modéré : on peut avoir ce qu'il y a de plus complet pour 70 ou 95 francs.

Le métier à tapisserie appelé *métier parisien*, de M<sup>lle</sup> Chanson (2) réunit également le double mérite de l'utilité et de l'élégance. Ce métier, qui par la perfection de son mécanisme économise le temps et la peine, avait place à l'exposition de 1844. Il a valu à M<sup>lle</sup> Chanson, qui l'a inventé, une médaille de bronze. Nous le retrouvons cette année, mais avec de notables améliorations constatées par un brevet de perfectionnement.

Outre le *métier* de son invention, M<sup>lle</sup> Chanson a exposé divers ouvrages de tapisserie à l'aiguille. Nous avons particulièrement remarqué : deux portières chinoises, avec personnages ; un tableau de sainteté, copié d'après un grand maître, et surtout un écran de cheminée, pour lequel on a réuni tous les genres et tous les points de broderie qu'il est possible d'exécuter.

M. Arondel (3), a, lui aussi, inventé un objet d'une utilité incontestable : c'est un lit portatif de campement ou de voyage ; il se monte et se démonte avec une extrême facilité ; puis lorsqu'il est roulé, il n'offre pas un volume plus gros qu'un traversin : cependant il en contient un, et de plus un matelas.

(1) Rue Notre-Dame-de-Lorette, 21. ]

(2) Rue de Choiseul, n° 3.

(3) Rue Neuve-Saint-Merry, 44.

Les instruments de musique occupent une grande place à l'exposition. MM. Erard et Pleyel n'ont rien perdu de leur ancienne supériorité. Les pianos qui sortent de leurs fabriques sont toujours les plus universellement recherchés. Il en est de même des orgues de M. Debain. La perfection de ces magnifiques instruments est appréciée par tous les connaisseurs.

Les orgues de M. Stein sont aussi dignes d'être remarquées. Leur système mécanique est tellement simple et si peu coûteux qu'il met le plus pauvre village à même de se procurer un *orgue-stein*.

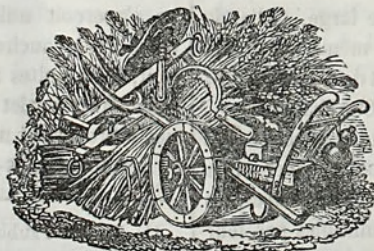
Il n'est sorte d'essais qu'on n'ait tenté pour remplacer les couverts d'argent, par des compositions, des alliages, des placages, et néanmoins, jusqu'à présent, on est loin encore d'avoir réussi à obtenir un produit qui, sans nuire à la santé, réunisse les avantages du bon marché à la solidité. M. Roullin, orfèvre (1), prétend avoir fort approché de la solution du problème : voici l'ingénieux moyen qu'il emploie. Les cuillers et les fourchetons de ses couverts sont en argent, au titre voulu par la loi ; seulement, les manches sont en tout autre métal ; et de cette manière on obtient une diminution de prix de 50 0/0, comparativement aux couverts tout en argent.

M. Picault, coutelier, a inventé un instrument, à l'aide duquel tout le monde peut ouvrir les huîtres. Cet instrument (2) nous paraît devoir être très-utile, particulièrement en province.

EDMÉE DE SYVA.

(1) Rue de Grenelle-Saint-Honoré, 30.

(2) Rue Dauphine, 52.





## CORRESPONDANCE.

En ce moment, ma chère, je suis toute à toi et à notre planche VIII.

Le n° 1 est un dessin de col qui se brode au passé et au point d'armes. Il est festonné de trois côtés et se garnit d'un picot : la petite étoile qui est au milieu de la fleur indique que ce milieu se fait en points à jour. Voilà pour les habiles brodeuses. Celles qui le sont un peu moins peuvent broder ce col au plumetis, laisser vide tout ce qui est couvert de pointillé, et ne broder que les traits en les couvrant d'un point de cordonnet. Celles qui ne sont pas habiles peuvent de même broder ce dessin au plumetis, faire le feston qui l'entoure, broder au point de cordonnet le trait qui suit le feston et broder les œillets placés au-dessus.

Le n° 2, ce sont des couronnes de titre qui se brodent au passé ou au plumetis.

N° 1 couronne de duc — n° 2 marquis — n° 3 comte — n° 4 vicomte — n° 5 baron — n° 6 chevalier, noble.

Le n° 3 est un feston pour encadrement de mouchoir de petite fille; il se fait en coton blanc ou en coton rouge.

Les noms Ursule et Victorine se brodent en coton blanc ou en coton rouge, ou bien en coton blanc entouré d'un cordonnet en coton rouge.

Le n° 4 est un écusson qui se brode au plumetis ou en points de feston. Les lettres et les ronds se font en œillets ou en points de feston. Si tu trouves ces lettres jolies, tu peux faire dans ce genre toutes les lettres de l'alphabet.

Le n° 5 est un encadrement de mouchoir qui se brode en points de feston. Les lettres n° 4, seules, ou l'écusson et les lettres, peuvent se broder à l'un des coins de ce mouchoir.

Le n° 6 est le quatrième coin d'un mouchoir qui se brode au point d'armes (les

trois autres ont déjà paru). Ce coin peut se broder au plumetis et faire l'ornement d'un mouchoir. On recommence à garnir les mouchoirs en dentelle.

Le n° 7 est le devant d'un fichu de dessous auquel on ajoute le col n° 1; il se brode de même.

Voilà des renseignements pour le manteau de lit. Il doit être encadré dans la bordure. Quand tu l'auras cousue d'un côté, tu la laisseras dépasser de toute sa largeur, tu la couperas en droit fil, et tu coudras tout simplement une autre bande à partir de ce que tu auras laissé dépasser. A cet encadrement, qui est clair, tu coudras la frange mate de ta planche, année 1848. Tu sais que ce manteau doit être jeté sur la couverture du lit et la couvrir entièrement à partir des deux traversins et s'arrêter au-dessus du bois qui forme le devant du bois de lit. La couleur rouge, jaune, ou verte de cette couverture, passant à travers des carreaux du manteau de lit en fait ressortir les dessins, ce qui produit un effet admirable. Ce manteau terminé sera, selon moi, préférable à celui que j'ai vu à l'Exposition. Mais ne te presse pas; attends, je t'envoierai d'autres dessins pour filet brodé en reprises, et surtout quelques modèles des dessins que je te conseille de faire sur percale en broderie anglaise. Ce sera pour le mois prochain.

Pendant qu'il y a encore des fleurs, je m'empresse de t'envoyer ce modèle.

ROSE MILLE-FEUILLES.

Puisque tu fais des fleurs, je n'ai pas besoin de te dire que tu dois avoir un petit pot où tu as mis fondre de la gomme arabique dans de l'eau chaude, dans laquelle tu as délayé un peu de farine. Tu as un étui rond du bout — et une pelote en percale.



Achète rue Mauconseil, n° 8, chez M<sup>me</sup> Lefort une boîte de semoule préparée, 25 cent. — de la canetille verte, 50 cent. la bobine — de la soie végétale, un paquet, 25 cent. — du papier rose végétal, 25 cent. la feuille : une feuille rose pâle, une plus foncée — des calices de roses, 5 cent. la douzaine — des araignes assorties, 30 centimes la grosse — des feuilles de rosier assorties, 40 cent. la grosse — un petit pinceau de 10 centimes — du fil d'archal de trois grosseurs. Nous désignerons le plus gros, qui doit être long de 325 millimètres, sous le n° III ; le moins gros, long de 160 millimètres, sous le n° II ; et le plus fin, long de 80 millimètres, sous le n° I. — Du papier vert-pistache à 2 cent. la feuille, dont tu couperas des bandes : la plus large de 8 millimètres, que nous désignerons sous le n° III, la moins large de 6 millimètres, sous le n° II, et la plus petite de 4 millimètres, sous le n° I — une bobine de soie plate vert-pistache — une petite pince, 50 cent. — et une carte de ouate non glacée.

*Cœur de la rose.*

Prends un brin de fil d'archal n° I — coupe des brins de soie végétale sur une longueur de 12 millimètres ; avec de la soie vert-pistache, attache ces brins autour des extrémités du fil d'archal, rabats-la sur la soie, coupe d'une manière égale la soie végétale comme si tu voulais en faire un petit balai, trempe légèrement ce balai dans la gomme, puis trempe légèrement la gomme dans la semoule — recourbe l'autre extrémité du fil d'archal, et accroche-la pour laisser sécher ce cœur.

*Pétales de la rose.*

Taille, avec le papier rose foncé, trois modèles n° 8, c'est-à-dire trois ronds — prends un de ces ronds, plie-le en huit, tu auras le modèle n° 9 ; taille-le semblable au modèle n° 10 — prends, entre le pouce et l'index de ta main gauche, le côté le plus large, — avec le pouce et l'index de ta main

droite, prends le côté le moins large, tourne-le jusqu'à ce que tu aies obtenu le modèle n° 11 — détourne-le pour le tourner de même, mais dans l'autre sens — fais ainsi aux deux autres modèles n° 8.

Taille, avec le papier rose-pâle, six modèles sur le n° 12, place-les, l'un après l'autre, sur la pelote ; avec l'étui rond du bout, creuse profondément chaque pétale ; (cela s'appelle gaufrer).

*Rose.*

Prends le cœur—avec un petit pinceau, enduis de gomme la soie végétale qui est sous ce cœur—passe le fil d'archal au milieu d'un des modèles n° 8—de ta main droite, prends ce fil d'archal, forme un cercle en réunissant le pouce et l'index ; de ta main gauche—tire du bas ce fil d'archal de manière à ce que le cercle de ta main droite rapproche les pétales de ce n° 8 et les colle autour du cœur — gomme légèrement le dessous de ces pétales, près du fil d'archal, — passe-le dans un second modèle n° 8, en contrariant les pétales, fais-le se coller sur le premier modèle, de même que celui-ci a été collé sur le cœur — passe le fil d'archal dans le troisième et dernier modèle n° 8 en contrariant les pétales, et fais-le se coller de même au modèle précédent — prends un des six modèles n° 12, en ayant soin que le creux de la *gaufrure* se trouve en dessus — contrarie les pétales, colle ce modèle au modèle précédent, mais sans le rapprocher autant du cœur et de manière à former comme une boule—enduis de gomme le pied d'une araigne, colle-le sous cette rose, près du fil d'archal ; colle de même trois autres araignes — enduis de gomme le fond d'un calice, passe au milieu le fil d'archal, et fais arriver le calice jusqu'à la rose — suspends-la par le fil d'archal pour la laisser sécher.

*Bouton ouvert.*

Prends du papier rose foncé, taille quatre modèles sur le n° 8, —gaufre-les— prends un brin de fil d'archal n° I, re-



courbe-le à l'une de ses extrémités, entoure-la de ouate de manière à former une olive ; pour que la ouate conserve cette forme, promène dessus ton pinceau enduit de gomme — entre ce fil d'archal au milieu d'un des modèles n° 8, rapproche les pétales autour de la ouate pour qu'elles s'y collent et la couvrent entièrement — gomme le milieu du dessous de ce premier modèle — entre ce fil d'archal dans le second de ces modèles, en contraariant les pétales, et en le rapprochant du premier modèle, ainsi que tu as fait pour la rose — continue de même pour les deux autres modèles n° 8 — colle sous ce bouton quatre moins grandes araignes — mets de la gomme dans l'intérieur d'un calice, entres-y ce bouton — laisse sécher.

*Bouton fermé.*

Prends un brin de fil d'archal n° I, recourbe une de ses extrémités, accroches-y de la ouate gros comme une noisette, mais que tu termines en pointe — taille en papier rose foncé le modèle n° 13, place-le la pointe en haut autour de la ouate, gomme les deux côtés qui sont en droit-fil, colle-les l'un sur l'autre — rapproche autour du fil d'archal le côté qui est en biais pour l'y attacher avec de la soie vert-pistache — sous ce bouton, colle quatre des plus petites araignes — mets de la gomme dans un des plus petits calices — passes-y le fil d'archal, et entres-y fortement ce bouton fermé.

*Feuilles.*

Prends des brins de canetille verte, longs de 55 millimètres — prends une petite feuille, fais au milieu un trou avec une épingle — au milieu de ce trou passe un de ces brins de canetille dont tu réunis les deux bouts au pied de la feuille — apprête ainsi trois petites feuilles, trois moyennes et trois grandes — prends un fil d'archal n° I, recourbe-le à l'une de ses extrémités, attache-y les deux brins de canetille qui retiennent une des petites

feuilles, tourne légèrement de la ouate autour de ce fil d'archal — prends une bande de papier n° I, avec de la gomme, colle-la au bas de la première feuille — de ta main droite, tiens le fil d'archal — tourne-le entre le pouce et l'index tandis que de ta main gauche tu guides la bande de papier ; déchire-la — à droite et à gauche du fil d'archal, attache de même les deux autres petites feuilles — fais de même une branche de trois feuilles moyennes et une de trois grandes — si la bande de papier vient à se casser en la tournant autour du fil d'archal, pour la recoller, on la mouille avec ses lèvres, mais en commençant et en finissant on se sert de la gomme.

*Branche de rose.*

Entoure de ouate les fils d'archal qui soutiennent la rose et les deux boutons — prends un brin de fil d'archal n° III, entoure-le de ouate, couvre-le d'une bande de papier n° III — avec de la soie vert-pistache, attache-y le fil d'archal du bouton fermé — couvre de papier ces deux fils d'archal ; à côté, attache la branche des plus petites feuilles — couvre de papier — un peu plus bas attache le fil d'archal du bouton ouvert, entoure-le de deux branches formées de feuilles un peu plus grandes — couvre de papier — un peu plus bas, attache le fil d'archal de la rose, entoure-la des deux autres branches formées de feuilles plus grandes — couvre de papier — avec le dos de l'une des lames de tes ciseaux, fais recoquiller en dessous de la rose les deux coins de chacun des pétales qui composent les deux derniers modèles n° 12.

A présent, place cette branche dans un vase sur une console ou sur une cheminée.

J'étais tellement absorbée dans mon travail, que j'avais oublié ma visite à Florence, et mon père se tenait le chapeau sur la tête, la canne à la main, debout, à l'entrée de ma porte, que je ne le voyais pas. « Hum ! hum ! fit-il. — Ah ! m'écriai-



je, pardon, père, je suis en retard... mais voilà mon excuse, dis-je en lui montrant ma lettre. — C'est bien ! mais je te donne trois minutes. — Je les accepte ! répondis-je, et j'en aurai une de reste pour vous remercier. — Nous verrons ! nous verrons ! » reprit-il en s'éloignant. Tu connais mon système : gants, châle, chapeau, ombrelle, étaient préparés sur le même fauteuil... J'entrai au salon presque aussitôt que mon père ; je lui pris la main, que j'appuyai sur mon front, sur mes lèvres... et nous partîmes gaiement. Une voiture était à la porte du n° 6, rue d'Aumale. Florence se tenait à la fenêtre ; elle disparut... nous l'attendîmes... un moment après elle était descendue avec son père, et nous montions dans la voiture, qui roula vers les Champs-Élysées... nous allions à l'Exposition des produits de l'industrie.

C'était jeudi, jour destiné au profit des pauvres ; on payait 1 fr. par personne ; le livret coûtait 1 franc ; des dames élégantes, assises dans chaque travée, quêtèrent.... Les visiteurs étaient nombreux, mais pas assez pour se gêner mutuellement ; nous avons donc pu voir et admirer toutes ces merveilles de la patience, de l'intelligence et du génie. Ce qui m'a le plus intéressé, ce sont les produits de l'Algérie, cette fille aînée de la France. Je souhaitais à Florence un burnous blanc, aux houppes soyeuses ; — elle me souhaitait en échange une paire de babouches de velours brodé de paillettes et de fil d'or. Plus loin, nous nous arrêtions devant un manteau de lit en dentelle, estimé 10,000 francs. — Dans un cadre, des petits oiseaux couraient, sautaient de branche en branche et gazouillaient gentiment. — Dans des bocaux on voyait de la viande conservée depuis dix ans ! — On marchait en mesure aux admirables sons des pianos d'Érard. — Une invention bien utile, c'est un *antiphonel* (1), mécanisme qui peut s'adapter à tous les pianos, et permet d'exécuter toute

espèce de musique sans être musicien ; il suffit de tourner une manivelle et d'ajouter sur les touches une planchette de bois que l'on renouvelle jusqu'à ce que l'air soit fini. L'*antiphonel* coûte 250 fr., et les planchettes notées 10 fr. le mètre. Une walse ou une polka revient à 5 ou 6 fr. Il n'y aura plus une pauvre église de village qui ne puisse avoir son orgue, pas de salon où l'on ne puisse faire danser.

Mais tout en admirant les richesses exposées, nous n'en regardions pas moins les toilettes. Beaucoup de familles passaient en deuil ! Sur des robes de taffetas noir, on voyait des châles carrés en filet de soie noire, des manches de dessous en tulle noir, des capotes de crêpe noir. Florence avait une robe de barège gris poussière, la jupe ornée de trois plis ; un mantelet de taffetas gris, très-court, orné d'une haute garniture festonnée à l'emporte-pièce, et, au-dessus de cette garniture, une toute petite, festonnée des deux côtés et cousue à doubles plis ronds. Cette même petite garniture, cousue devant et autour du cou. Sa capote était de gros-de-Naples blanc ; ses gants gris, et ses bottines grises. J'avais une robe de mousseline fond blanc à couurant de petites fleurs, le mantelet pareil, fait comme celui de Florence ; un chapeau de paille jaune orné d'une ruche de gros-de-Naples blanc, au bord de la passe et autour du bavolet ; des gants de fil d'Ecosse écru ; des bottines parcellées. Nos cols étaient en jaconas double, fermés devant par un bouton en or ; nos manchettes étaient semblables et fermées de même. Il n'y avait pas de toilettes : des dames portaient de beaux châles en crêpe de Chine blanc — jaune — ou ponceau. Leurs robes, de barège ou de soie, avaient trois hauts volants festonnés ; le premier partait 25 centimètres après la ceinture. — Les petites filles et les petits garçons avaient les mêmes costumes que je t'ai déjà détaillés... Je crois que cette fin d'année nous n'aurons pas de modes nouvelles.

(1) Debain, rue Vivienne, 53.



Rentrée chez moi, je m'empresse de te raconter ma promenade, et je finis comme toujours par notre rébus. Il représente :

Des *lais* (petits chemins dans un bois)  
— des *yeux* — des sacs de *son* — un trou-  
badour, triste, qui chante un *lai* — une fe-

*nêtre* — du — un *chœur* de cathédrale; ce qui veut dire :

Les yeux sont les fenêtres du cœur.

Adieu, ma chère amie; je prie le ciel qu'il t'accorde tout ce que tu désires!

J. J.

## ÉPHÉMÉRIDES.

5 AOUT. — NOTRE-DAME AUX NEIGES.

Sous le pontificat du pape Libère, un riche citoyen de Rome et son épouse, animés tous deux d'une tendre dévotion à la Sainte-Vierge, voulurent lui prouver leur amour, et après avoir cherché longtemps ce qui pourrait lui plaire, ils la prièrent enfin de donner elle-même une direction à leur zèle. Au milieu des grandes chaleurs de l'année, la nuit du 5 août, ils eurent un songe, par lequel ils furent avertis qu'ils verraient à leur réveil, couvert de neige, l'endroit où ils devaient bâtir une église en l'honneur de Marie. Le lendemain, Patrice (c'était le nom du Romain) soumit sa vision au Souverain-Pontife; celui-ci déclara avoir eu la même révélation, et ils se rendirent sur une colline où une masse de neige, nouvellement tombée, attirait déjà la curiosité publique. On jeta aussitôt les fondements de l'église, qui prit

le nom de Sainte-Marie-Majeure, et qui est le principal temple de la chrétienté, consacré à la Mère du Sauveur. On orna l'intérieur de l'édifice des colonnes du temple de Junon-Lucine; on y déposa de précieuses reliques, entre autres, le berceau de Jésus-Christ, que l'on y expose à la vénération publique vers l'époque de Noël. Des peintres célèbres, entre autres le Guide, décorèrent plus tard le monument sacré de leurs fresques et de leurs tableaux. Clément VIII et Paul V y reposent sous de magnifiques mausolées. Cette église s'appelle tantôt : Sainte-Marie-Majeure, — la basilique Libérienne, en mémoire du pontife qui présida à sa fondation — Notre-Dame aux Neiges, ou bien encore — Notre-Dame du Berceau, en l'honneur de la relique dont elle conserve le dépôt sacré.

## MOSAIQUE.

Le chevalier de la Tour, dans ses instructions à ses filles, leur recommande la politesse autant, pour le moins, envers les personnes de petit état qu'envers les grands. Voici les raisons qu'il en donne :

« L'honneur et la courtoisie qui sont  
» portés aux grands leur son dus, c'est  
» leur droit; mais aux petits gentilz hom-  
» mes, aux petites gentilz femmes, et à  
» d'autres personnes du plus bas estat,

» quand on leur fait honneur et courtoisie,  
» elle vient d'un franc et doux cœur; le  
» petit à qui la courtoisie s'adresse s'en  
» tient honoré; il l'exhauce partout, et en  
» donne los et gloire à celluy ou à celle qui  
» luy a fait honneur, et c'est des petits à  
» qui l'on a fait courtoisie et honneur que  
» vient le grant los et une bonne renom-  
» mée qui croist de jour en jour.  
» Il vous faut estre de douce manière,



» humble et ferme à la fois, pour causer  
» et répondre courtoisement, n'estre pas  
» trop enrisées (folâtres), ni enresvées  
» (évanorées), ni soursaillées (hardies), ni  
» regarder trop froidement, car, pour en  
» faire moins, on n'en fait pas mieux, et  
» maintes en ont perdu leur mariage pour  
» trop grans semblans de froideur. »

Les grands monuments sont une partie  
essentielle de la gloire de toute société hu-  
maine : ils portent la mémoire d'un peu-  
ple au delà de sa propre existence, et le  
font vivre contemporain des générations  
qui viennent s'établir dans ses champs  
abandonnés.

CHATEAUBRIAND.

La Providence sait tirer parti du mal  
même, dans l'intérêt du bien. Les hommes

ordinaires perdent courage dans l'adversité,  
l'Inventeur seul résiste ; il y a dans son être  
une voix intérieure qui lui crie : Marche !  
marche ! tu es le contre-maître du Créa-  
teur, marche ! car les débats politiques, les  
altercations des enfants de la bête finiront,  
et quand la fumée des batailles sera dissi-  
pée, tu apparaitras sur les ruines avec le  
moyen de les réparer !

MOIGNO.

On apprend à se calmer sur les événe-  
ments de son temps en voyant l'éternelle  
mobilité de l'histoire des hommes.

M<sup>me</sup> DE STAEL.

Si la noblesse est vertu, elle se perd par  
tout ce qui n'est pas vertu : si elle n'est  
pas vertu, c'est peu de chose.

La BRUYÈRE.

## RÉBUS.



Paris. — Imprimerie de V<sup>e</sup> Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



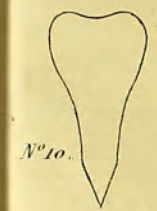


Nº 2.

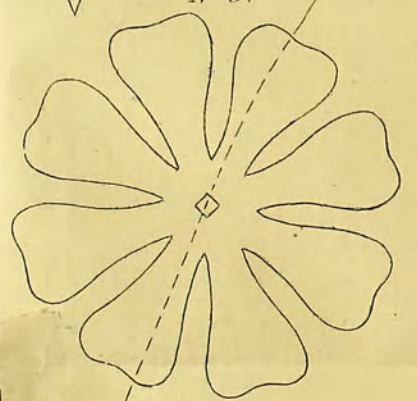


Nº 3.

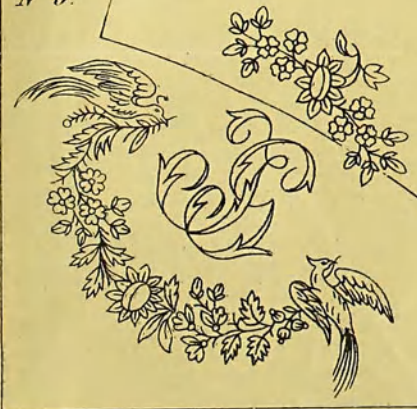
Ornament  
Victoire.



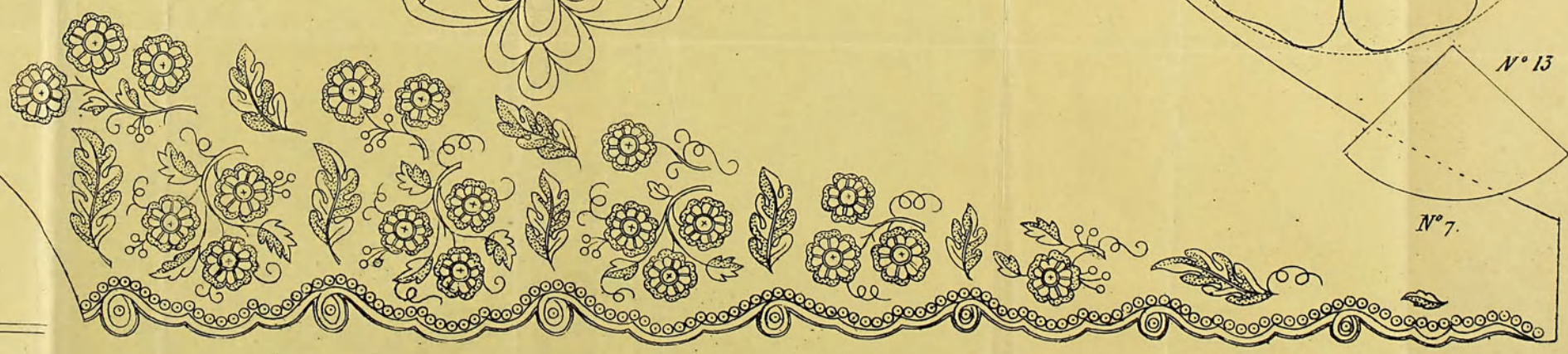
Nº 8.



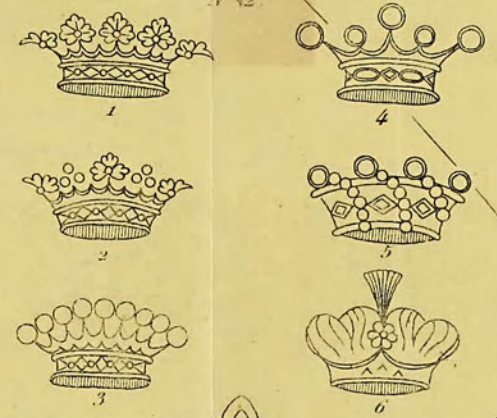
Nº 6.



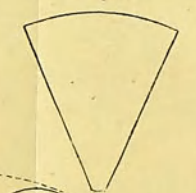
Nº 5.



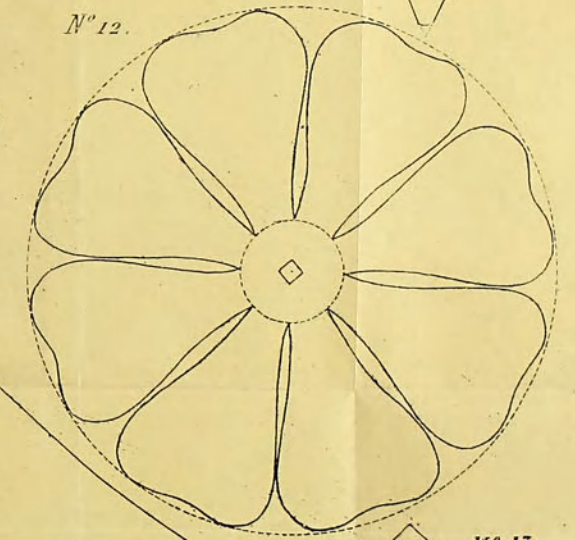
Nº 2.



Nº 9.



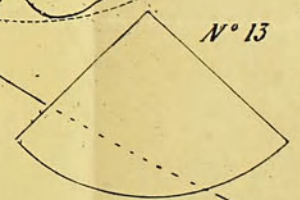
Nº 12.



Nº 11.



Nº 13.



Nº 7.





*Roche pinx.*

*Nargeon sculp.*

LE DENIER DU SOLDAT.